

Fragments pour le portrait d'une absente

# La condition féminine en Valais à travers la presse et les publications officielles du canton 1870-1880

par

Danielle ALLET-ZWISSIG

## Troisième partie

### L'habillement

«Les temps ne sont pas mûrs encore. Le sexe aimable ne nous semble pas pour le moment à la hauteur des destinées qu'on lui réserve. Il faut lui parler de ses robes, de ses chiffons et non de ses droits.» (*Gazette du Valais*, 20 mars 1870, p. 1.)

«Les ouvrages à l'aiguille, soit manuels, sont une des provinces du royaume du beau sexe, où celui-ci peut se couvrir de gloire et démontrer surtout que sa présence sur la terre est un vrai bienfait de la Providence. Depuis la création du vêtement à l'art si difficile de lui maintenir l'apparence de la jeunesse, malgré l'usure, les accrocs et les taches importunes, quel vaste chantier pour ses mains fines et habiles!» (*Nouvelle Gazette du Valais*, 12 juillet 1878, p. 2.)

L'appartenance à telle ou telle classe sociale, dans le Valais des années 1870, est signée, dans une certaine mesure, par le vêtement. Le costume traditionnel est porté par la paysanne, tandis que la «mode nouvelle» est l'apanage des demoiselles et des dames de la ville. On peut le voir dans les tableaux de Raphaël Ritz. Dans la presse aussi, on voit coexister deux mondes bien distincts: celui de la ville qui tend à suivre la mode de Paris et celui de la campagne qui ne la suit pas, ou guère. Le monde des campagnes et des montagnes, d'apparence immobile, est aussi un monde muet sur lui-même, du moins dans la presse: jamais il ne s'y exprime sur son habillement. C'est le monde plus mobile des villes qui donne son appréciation sur l'habillement des campagnes, en même temps qu'il se décrit et se critique lui-même. Ainsi, l'on pourrait dire que la presse nous renvoie l'image de la «mode nouvelle» par des témoins au premier degré et celle de l'habillement traditionnel par des témoins au second degré seulement. Ceux qui magnifient le costume traditionnel et qui considéreront avec une certaine nostalgie sa disparition progressive sont donc des citadins qui ne le portent pas. De plus, le témoignage sur le vêtement féminin est doublement indirect, car ce sont des hommes qui en parlent dans la presse et non des femmes.

## I

### La confection des vêtements

Les journaux ne permettent pas de déterminer dans quelle mesure les femmes confectionnaient ou non elles-mêmes leurs vêtements. En 1869, les fils tissés exposés au concours agricole de Sion démontrent «que les matières premières sont excellentes en Valais et que ici et là on trouve aussi des rouets et des bobines maniés avec un art et une habileté qui font honneur au pays»<sup>1</sup>.

Une veillée d'autrefois est décrite dans le feuilleton *La chanson du notaire*, de Victor Tissot, dans la *Gazette du Valais* du 17 juillet 1870: c'est la vieille mère qui file, alors que les femmes plus jeunes tressent de la paille<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Gazette du Valais* 1869, n° 118, du 13 octobre, p. 3.

<sup>2</sup> *Ibidem* 1870, n° 85 du 17 juillet, p. 2.

En été 1885, Albert Bovet (qui publie ses *Zigzags en Valais* sous le pseudonyme d'Azeline) parcourt le fond du val d'Hérens où il voit les femmes filer la laine et le lin et tisser à la main. «Il n'y a pas de tailleur dans ces localités, ce sont encore les ménagères qui taillent et cousent les habits»<sup>3</sup>.

L'on voit cependant se dessiner un mouvement vers l'abandon progressif de la confection personnelle à domicile au profit de la confection ou de l'achat des habits à l'extérieur.

Autrefois, commente l'*Ami du peuple* en mars 1880, nos pères «travaillaient, mais ils économisaient et ils vivaient sobrement. Ils se nourrissaient, s'habillaient même presque exclusivement du produit de leur ferme et de leurs troupeaux. On les voyait tirer du chanvre et de la laine qu'ils filaient et tissaient eux-mêmes la toile et un drap solide et chaud. Ils dépensaient le moins possible. [...] Voilà ce que nous voyons encore dans nos vallées où les mœurs antiques sont conservées. De nos jours, dans les plaines surtout, on a peu à peu abandonné, du moins sur plusieurs points, ces usages conservateurs et économiques; on s'adresse au marché, c'est plus commode»<sup>4</sup>.

Les statistiques fédérales montrent un net accroissement du nombre des travailleuses engagées dans le secteur de la confection: 319 tailleuses et couturières en 1870 et 675 (dont 267 dans la lingerie) en 1880; 35 modistes et fleuristes (fleurs artificielles) en 1870 et 52 en 1880. Deux femmes sont engagées en 1870 dans le tricotage et la bonneterie et 24 en 1880.

Le secteur filage, moulinage et tissage passe de 84 à 237 travailleuses<sup>5</sup>.

## 1. Le tissage

Il est possible de faire tisser les laines du pays à la fabrique de drap de Bagnes, ou à celle de Bramois, qui propose aussi d'échanger les draps «contre n'importe quelle laine moyennant le prix de la façon du drap»<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> AZELINE, *Zigzags en Valais*, in *Récits d'un montagnard*, Neuchâtel, Attinger, 1887, p. 104. Dans *Le peuple du Valais*, Louis COURTHION constate la permanence d'un certain conservatisme en matière vestimentaire: «Nous avons vu que les montagnards valaisans demeurés dans la tradition n'achètent presque rien pour leur habillement. Tel est encore le cas aujourd'hui chez les gens d'Isérables, de Nendaz, de Savièse, d'Anniviers et d'une partie d'Hérens, où la femme même ne porte que des vêtements en drap ou en mi-laine de l'endroit, bordés de velours.» (Louis COURTHION, *Le peuple du Valais*, Lausanne, 1979, Edit. de l'Aire, p. 100. La première édition date de 1903.) Pour le même auteur (*op. cit.* p. 84), le vêtement était fait de drap tissé de la laine des brebis, le linge, de grosse toile de chanvre du routoir de famille et les chaussures, du cuir de la vache et des veaux abattus l'année précédente.

<sup>4</sup> *L'Ami du peuple* 1880, n° 11 du 14 mars, p. 2.

<sup>5</sup> Voir aussi *Annales valaisannes* 1988, pp. 132-143.

<sup>6</sup> *Bulletin officiel* 1875, p. 261. Il est peu probable que beaucoup de Valaisannes soient rendues en novembre 1880 à la vente au rabais du «grand magasin Giovanna», à Bex; mais elles auraient pu y échanger la laine du pays contre des marchandises. (*Nouvelle Gazette du Valais* 1880, n° 92 du 17 novembre, p. 4.)

Le *Villageois* applaudit «à l'idée des échanges de laine contre des produits fabriqués. Le numéraire pour la façon restera ainsi dans le pays qui a plus de trois fois la laine nécessaire à notre usage, tandis qu'aujourd'hui, les fabriques de draps étrangers absorbent, d'après nos derniers renseignements, une somme de deux cent mille francs par an, valeur qui sort du Valais pour ne jamais plus y revenir»<sup>7</sup>.

Des succursales de l'établissement de Bramois s'ouvrent au début 1876 à Monthey (rez-de-chaussée de l'Hôtel de la Croix-Blanche)<sup>8</sup> où l'on offre «draps du pays, draps fins, de mi-laine, et couvertures de lits, ainsi que des laines pour bas», et à Martigny-Bourg (rez-de-chaussée du Lion d'Or) où l'on reçoit, le lundi, «n'importe quelle laine pour la fabrication»<sup>9</sup>.

A Bramois, l'on peut aussi faire «fouler à façon» et «teindre les laines et draps en toutes nuances»<sup>10</sup>.

On ne sait pas si nos campagnardes ont répondu nombreuses aux appels de la filature Schindler et Willy, de Hirschtal (Argovie), qui accepte chanvre, lin, étoupe, par n'importe quelles quantités<sup>11</sup>.

On ignore aussi combien de Valaisannes tissaient elles-mêmes le drap nécessaire à la confection des vêtements.

## 2. La confection

Diverses possibilités s'offrent à la ménagère des années 1870. Elle peut confectionner elle-même ses vêtements (et si elle veut suivre la mode nouvelle, elle s'inspirera éventuellement des patrons et modèles proposés par les journaux de mode); elle peut s'adresser à une couturière qui les fera sur mesure; elle peut enfin les acheter tout prêts.

### *Les machines à coudre et à tricoter*

La ménagère a le choix entre diverses marques: Vilcox, Gibbs, Singer, Vehler et Vilson (machines à main, à pied ou «à fil poissé»). Alors qu'en 1873 une institutrice brevetée est censée toucher un salaire minimum de 45 fr. par mois d'école, il faut payer entre 50 et 60 fr. la machine à coudre la moins chère et le prix peut monter jusqu'à 450 fr.

Les machines à coudre Singer, garanties sur facture, «sont livrées personnellement et l'apprentissage est donné gratuitement à domicile». On en trouve à partir de 115 fr. (paiement au comptant avec remise de

<sup>7</sup> *Le Villageois* 1873, n° 22, p. 183.

<sup>8</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1875, n° 146 du 21 décembre, p. 4; *Bulletin officiel* 1876, p. 8.

<sup>9</sup> *Bulletin officiel* 1876, p. 87.

<sup>10</sup> *Ibidem* 1879, p. 412.

<sup>11</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1875, n° 146 du 21 décembre, p. 4; 1877, n° 113 du 23 septembre, p. 4.



10 % ou versements mensuels de 10 fr. ou hebdomadaires de 3 fr. Le *Confédéré* du 7 mai 1880 en reproduit un modèle. La *Nouvelle Gazette du Valais* du 9 juin 1880 met en garde contre la vente de machines offertes sous le nom de Singer ou de système Singer, mais qui sont «des imitations de fabrication inférieure».

La seule appréciation sur l'utilisation des machines à coudre n'est guère à l'avantage de nos ménagères. Le 16 mai 1877, X. signe dans la *Nouvelle Gazette du Valais* un article sur le manque de bons instruments aratoires en Valais et il écrit: «Une bonne machine confiée à des mains novices cause plus de pertes que de profits. On peut en juger à première vue, rien que par les machines à coudre assez connues chez nous, mais le plus souvent détraquées et mises hors de service faute de connaissances spéciales et de soins appropriés de la part des personnes qui en font usage»<sup>12</sup>.

Le tricot à la main semble une occupation si banale qu'on le pratique souvent en même temps que d'autres activités: garde du bétail ou déplacements. On voit des Saviésannes «qui reviennent sur leurs mulets en tricotant ou en tressant de la paille» ou des femmes d'Isérables, sur «d'étroits sentiers et souvent à travers des précipices vertigineux», la «hotte aux reins, le berceau [...] sur la tête, et l'aiguille à tricoter à la main»<sup>13</sup>.

Il n'est pas possible de préciser le succès des machines à tricoter, dont le prix est encore plus élevé que celui des machines à coudre (de 275 à 525 fr.).

En 1875, le *Villageois* vante la tricoteuse circulaire *Deiner Buckfort*, présentée en séance publique par la Section d'industrie et d'agriculture de l'Institut national, à Genève, et qui «fait l'admiration des dames. Deux cylindres, l'un mobile, l'autre fixe, leur support comme fixé à une table, un engrenage et un jeu d'aiguilles à crochet, voilà tout le mécanisme de cette petite et charmante tricoteuse, à l'aide de laquelle une main exercée produit les tricots les plus variés, unis et à jour, bas, chaussettes, gants, jupons, etc.; divers objets de passementerie, cordons de formes diverses, franges, etc. Cette machine sert également au raccommodage de tout genre et ne tardera pas à recevoir une place hospitalière dans les familles à côté de la machine à coudre dont l'utilité ne se discute plus aujourd'hui»<sup>14</sup>.

<sup>12</sup> *Ibidem* 1877, n° 58 du 16 mai, p. 3; pour les machines à coudre, voir *Gazette du Valais* 1872, n° 1 du 4 janvier, p. 4 et n° 151 du 29 décembre, p. 4; *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 52 du 3 mai, p. 3; 1879, n° 6 du 19 janvier, p. 4 et n° 32 du 19 avril, p. 4; 1880, n° 26 du 31 mars, p. 4; n° 40 du 19 mai, p. 4 et n° 46 du 9 juin, p. 4; *Confédéré* 1878, n° 30 du 26 juillet, p. 4; 1879, n° 2 du 10 janvier, p. 4 et n° 8 du 21 février, p. 4; *Le Villageois* 1873, nos 23-24, p. 198.

<sup>13</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 17 du 8 février, p. 2; *L'Ami du peuple* 1881, n° 27 du 3 juillet, p. 2.

<sup>14</sup> *Le Villageois* 1875, n° 5, pp. 39-40.

Le tricot à la machine pourrait offrir des débouchés pour les travailleuses à domicile. Une annonce parue dans le *Confédéré* du 21 septembre 1877 propose un «nouveau système, supérieur à tous les autres (*la sans pareille*) sans chariot, conséquemment très légère» et pour laquelle «on se charge de fournir du travail».

La même année, Adèle Mages, à Bex (dépôt de la maison Taponier et C<sup>ie</sup>, à Genève) «demande 30 à 40 ouvrières pour travailler à la machine à tricoter, celles-ci auraient l'avantage de travailler chez elles, une ouvrière intelligente peut gagner 3 fr. par jour. Ouvrage assuré»<sup>15</sup>.

A Sion, on peut indiquer deux tricoteuses: Adèle Steinbach (bas à la machine à des prix modérés) et Antoinette Bruchez (maison Boll, beau choix de laine, bas, chaussettes et manchettes à des prix très bas. «A raison des bonnes laines employées, ces ouvrages sont garantis aussi durables que le tricot à la main»)<sup>16</sup>.

### *Les couturières et les tailleuses*

En décembre 1870, le Valais compte 319 couturières ou tailleuses, mais il n'est pas précisé si elles s'intéressent à la mode nouvelle ou au costume traditionnel.

Alors que le 98,8 % des cordonniers du canton sont des hommes (aussi bien en 1870 qu'en 1880), le secteur de la confection des vêtements connaît une nette prédominance féminine:

<i>Profession</i>	<i>% de femmes exerçant la profession</i>	
	<i>1870</i>	<i>1880</i>
Tailleuses, couturières . . . . .	54,6	73,5
Ouvrages en paille et en crin . . . . .	90,0	66,7
Modistes, fleuristes (fleurs artificielles) .	97,2	98,1
Tricotage et bonneterie . . . . .	66,7	92,3
Filage, moulinage, tissage . . . . .	57,9	74,3

<sup>15</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 127 du 27 octobre, p. 4. Le *Confédéré* du 31 décembre 1880 annonce comme une «véritable révolution industrielle» l'invention d'une machine à fabriquer «mécaniquement la vraie dentelle à la main». Mais l'invention ne risque pas de perturber le Valais qui compte 4 brodeuses en 1870 et 2 seulement en 1880. D'autres petites activités à domicile sont proposées dans les journaux, comme la fabrication de gants de peau (*Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 32 du 19 avril, pp. 2-3 et 1880, n° 46 du 9 juin, p. 2) et la confection de draps en duvets de plumes de poulets (*Le Villageois* 1874, n° 12, pp. 94-95).

<sup>16</sup> *Confédéré* 1878, n° 39 du 27 septembre, p. 4; *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 145 du 8 décembre, p. 4. Pour les machines à tricoter, voir aussi *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 86 du 21 juillet, p. 4 et n° 94 du 9 août, p. 4; 1879, n° 6 du 19 janvier, p. 4; *Confédéré* 1878, n° 30 du 26 juillet, p. 4.

La presse, en revanche, ne se préoccupe guère des problèmes, des difficultés, des conditions d'existence et de salaire de toutes ces travailleuses silencieuses et discrètes dont seuls quelques soucis ou activités, tissant un quotidien effacé, apparaissent dans les petites annonces des journaux ou dans le *Bulletin officiel*. Elles s'y recommandent à l'«honorable public» pour les ouvrages concernant leur état et parlent de la modicité de leurs prix, de la promptitude d'exécution, de leur bon goût et de la nouveauté de leurs ouvrages. Parfois, on parle d'elles parce que l'autorité leur délivre des actes de carence ou parce qu'elles sont déclarées en faillite ou à l'occasion du divorce de l'une d'elles. Elise Vergerer, de Monthey, se signale par une prime de 20 fr. à l'Exposition agricole suisse de Fribourg, en 1877, pour ses soies et cotons <sup>17</sup>.

### *Les chaussures*

Les chaussures sont soit confectionnées sur mesure chez un cordonnier (le canton en compte 511 en 1870, dont 6 femmes, et 682 en 1880, dont 8 femmes!), soit achetées dans le commerce ou dans les foires. A Sion, dès le samedi 25 janvier 1873, des «bottes pour Dames, de dernier goût, à des prix très modiques» sont vendues «devant le Lion d'Or» <sup>18</sup>.

Les élégantes de Martigny-Bourg trouvent chez B. Bioley (dépôt de chaussures Doggen, du Wurtemberg) des «Polonaises, fillette, croûte g. œillet, talon, double semelle à 5 fr. 60, des Polonaises femme, croûte g. agrafes, à 8 fr. 50, des bottines de femme, peau de gant, tout verni à 11 fr. 50, des pantoufles pour femme, Fénelon, demi-talon, en castor fourré à 5 fr.» <sup>19</sup>.

Ces belles réclames n'empêchent pas la *Nouvelle Gazette du Valais* de donner, en décembre 1878, un conseil pour lutter «contre le froid aux pieds»: il faut envelopper les pieds par-dessus les chaussettes avec un grand morceau de papier avant de mettre la bottine. «Les belles élégantes de Moscou ne dédaignent pas non plus cette précaution, et elles s'enveloppent le pied et la jambe très haut avec leur gazette élégante.» <sup>20</sup>

<sup>17</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 120 du 10 octobre, p. 2; pour les tailleuses et les couturières, voir aussi *Gazette du Valais* 1869 du 9 juin, p. 4; 1872, n° 139 du 1<sup>er</sup> décembre, p. 4; 1873, n° 122 du 12 octobre, p. 4; *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 93 du 6 août, p. 4; 1877, n° 120 du 10 octobre, p. 2; 1878, n° 154 du 29 décembre, p. 4; 1880, n° 80 du 6 octobre, p. 4.; *Confédéré* 1872, n° 72 du 8 septembre, p. 4; 1877, n° 50 du 14 décembre, p. 4; *Bulletin officiel* 1869, n° 49 du 3 décembre, pp. 344-345; 1871, n° 31 du 4 août, p. 264; 1873, p. 331; 1877, n° 18 du 4 mai, p. 168.

<sup>18</sup> *Gazette du Valais* 1873, n° 10 du 24 janvier, p. 4.

<sup>19</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 87 du 25 octobre, p. 4.

<sup>20</sup> *Ibidem* 1878, n° 148 du 13 décembre, p. 4.

## II

### Les modes d'achat

#### 1. Le commerce local et les déballages

Si la confection à domicile ou sur mesure chez une couturière semble la plus usuelle, il est cependant possible de trouver des vêtements tout faits chez les commerçants.

Ceux-ci ne décrivent guère l'habillement offert dans les petites annonces; ils se contentent de parler de robes ou vêtements confectionnés pour dames, de jupes en tous genres nouveaux, de lainages, tricot, jupons tout faits ou fourrures en tous genres.

Fleurs fines et ordinaires, plumes, manchettes, boas, poignets, châles, cols brodés et à jour illustrent les goûts et les moyens techniques de l'époque, de même que les tissus proposés: laine, mi-laine, coton, futaine, oxfords, mousselines, popeline, mérinos, flanelle, jaconas, percale, calicot, cachemire, mandarine, alpaga, dentelles, soieries de Lyon, broderies de Saint-Gall, etc. Au temps de Carnaval sont offertes des «soieries, marcelines, tarlatanes, etc., en toutes nuances».

Contrainte et aussi symbole du temps: on achète des corsets et des «couvre-corsets». En 1871, le magasin de Kalbermatten, derrière le Café de Genève, à Sion, organise du 16 au 24 septembre une exposition proposant des «corsets, corsets-ceintures, jupes en tous genres nouveaux, crinolines nouvelles formes» et des «brassières omoplastiques rentrant les omoplates saillantes, ainsi que des ceintures hypocrastriques, ces derniers articles [...] particulièrement recommandés par la faculté de médecine»<sup>21</sup>.

Parfois, la cliente peut profiter de liquidations ou de ventes au rabais: «Avis aux Dames. Dès le 3 octobre [1874], liquidation d'une grande quantité de corsets en tous genres, venant des meilleures fabriques de Paris. Lingerie, dentelles noires et blanches, lainages et beaucoup d'articles qui seront vendus à des prix très avantageux. Maison de M<sup>lle</sup> Madeleine de Torrenté, rue de Lausanne, Sion.»<sup>22</sup>

Parallèlement au commerce local se développe un commerce venu de l'extérieur soit par le colportage, soit par le déballage.

<sup>21</sup> *Gazette du Valais* 1871, n° 107 du 15 septembre, p. 4.

<sup>22</sup> *Ibidem* 1874, n° 116 du 30 septembre, p. 4; pour les commerçants locaux de vêtements et tissus, voir *Confédéré* 1872, n° 33 du 25 avril, p. 4; 1876, n° 97 du 3 décembre, p. 4; *Gazette du Valais* 1871, n° 54 du 7 mai, p. 4; *Nouvelle Gazette du Valais* 1875, n° 141 du 8 décembre, p. 4; 1876, n° 145 du 8 décembre, p. 4; 1877, n° 148 du 14 décembre, p. 4, n° 150 du 19 décembre, p. 4; 1878, n° 42 bis du 10 avril, p. 4, n° 111 du 18 septembre, p. 4; 1879, n° 70 du 27 août, p. 4, n° 100 du 10 décembre, p. 4; 1880, n° 92 du 17 novembre, p. 4; *Bulletin officiel* 1877, p. 473; 1878, p. 24, etc.

Pour la *Gazette du Valais* du 12 mai 1871, un «défaut capital de notre caractère national [valaisan] c'est la confiance aveugle, illimitée, folle que nous avons dans l'étranger. Il suffit d'arriver de loin pour trouver chez nous l'accueil le plus empressé. Les événements ont prouvé combien peu cependant nous devons nous fier à tous ces oiseaux de passage qui viennent en Valais avec le projet bien arrêté de nous piller et qui ne trouvent que trop facilement des actionnaires à exploiter ou des dupes à faire»<sup>23</sup>.

La mode est aux déballages, ventes occasionnelles et de courte durée. S'y succèdent des maisons extérieures au canton, comme Joseph Bloch, de Bâle, le *Printemps*, de Genève, les *Fabriques d'Alsace*, de Lausanne, ou la maison Boujut, de Genève. Elles ont lieu à la maison Ambuel (rue de Loèche), à l'Hôtel de la Poste, à l'Hôtel du Midi, au Restaurant Tavernier (rue des Remparts), sous la Grenette, sur le Grand-Pont, ou dans le magasin de Ferdinand Wolf (rue du Grand-Pont), pour Sion; sous les Arcades de la Maison de Ville pour Martigny.

On y promet des ventes extraordinaires: «Jamais à aucune époque, il n'a été offert de pareilles occasions. Nous ne saurions trop engager toutes les Dames à en profiter, lors même qu'elles n'auraient aucun besoin, certains que nous sommes que de longtemps elles ne retrouveront de pareils avantages.»<sup>24</sup>

Le prix est «tellement réduit que l'on n'a jamais acheté à si bon marché en ville. Les Dames sont priées de venir voir ces marchandises et examiner les prix, et elles pourront se convaincre qu'elles trouveront un avantage de 100 % sur les prix ordinaires»<sup>25</sup>, et même des prix «100 % au-dessous du prix de fabrique»!

«Les Dames qui désirent bénéficier de ces avantages feront bien de venir faire leurs achats aussi vite que possible, parce qu'il est à prévoir que les marchandises seront promptement écoulées.»<sup>26</sup>

A côté de ces ventes occasionnelles et temporaires, on voit revenir régulièrement en Valais (au début du printemps et en automne) des modistes de passage qui (comme alors certains dentistes, coiffeurs et photographes) proposent pour quelques jours leurs services dans telle ou telle localité.

C'est ainsi que M<sup>me</sup> Bourgeois-Bolens, de Genève (et de retour de Paris), annonce dans la *Gazette du Valais* du 18 octobre 1871 sa visite «à l'Hôtel du Lion d'Or», à Sion, avec un beau choix de chapeaux d'hiver, capotes et chapeaux en beau velours-soie, garnitures riches, etc.» (de 5 à 40 fr.), «voilettes, plumes et fleurs». Dès 1874, son

<sup>23</sup> *Gazette du Valais* 1871, n° 56 du 12 mai, p. 1.

<sup>24</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 17 du 11 février, p. 4.

<sup>25</sup> *Ibidem* 1877, n° 104 du 2 septembre, p. 4.

<sup>26</sup> *Ibidem* 1877, n° 108 du 12 septembre, p. 4. Voir aussi *ibidem* 1876, n° 151 du 22 décembre, p. 4; 1877, n° 36 du 25 mars, p. 4, n° 109 du 14 septembre, p. 4, n° 110 du 16 septembre, p. 4, n° 113 du 23 septembre, p. 4; 1878, n° 42 *bis* du 10 avril, p. 4, n° 60 du 22 mai, p. 4; 1880, n° 7 du 24 janvier, p. 4.

«déballage» est proposé pour quelques jours dans le salon de M<sup>me</sup> Roessly, rue du Grand-Pont (dès 1877 à la maison Ambuel, rue de la Cathédrale): «chapeaux coupés et ronds, velours, feutres, formes Directoire, Régence, Angot, toques, Henri III, etc., fleurs, plumes, voilettes»<sup>27</sup>.

Quant à M<sup>me</sup> Haymoz-Renevey, elle présente son «grand choix de modes, chapeaux, fleurs, lingerie, nouveautés de Paris» (dès 4 ou 5 fr.) à l'Hôtel de la Poste, à Sion, en 1874, puis en 1876 et en 1877 au premier étage de la maison Antoine de Lavallaz, rue de Lausanne, et ensuite dans la maison de Ferdinand Wolf. Elle dit avoir fait ses achats à Paris, dans les «meilleures maisons de nouveautés». «Elle est assortie en chapeaux ronds et capotes, bonnets, coiffures, lingeries, fleurs et gants. Elle peut céder ces articles aux prix les plus avantageux et livrer de suite les commandes sur place»<sup>28</sup>.

Dans son feuillet *Profils sionnais*, Ch.-L. de Bons fait paraître un poème sur le jour de l'an. Il y souhaite notamment aux dames pour 1876 que:

«Jamais Madame Haymoz ne fera plus attendre  
Vos toques Jeanne d'Arc, vos robes faille-tendre,  
Et Madame Bourgeois aussi vite enverra  
Vos mantelets, chapeaux, corsets *et coetera*»<sup>29</sup>.

## 2. Le colportage

Les discussions soulevées par la question du colportage intéressent la condition féminine dans la mesure où elles révèlent certaines habitudes des consommatrices et certains traits de leur caractère (du moins selon la vision masculine). Le colportage semble avoir été un phénomène si répandu dans le Valais des années 1870 qu'il a été ressenti comme un véritable petit fléau<sup>30</sup> pour l'économie cantonale et que les autorités politiques ont tenté de s'y opposer par des mesures restrictives au point de se trouver en contradiction avec les lois fédérales et en particulier avec la Constitution fédérale de 1874.

<sup>27</sup> *Gazette du Valais* 1871, n° 120 du 18 octobre, p. 4; 1872, n° 22 du 23 février, p. 4, n° 112 du 27 septembre, p. 4; 1873, n° 27 du 5 mars, p. 4, n° 127 du 24 octobre, p. 4; 1874, n° 26 du 1<sup>er</sup> mars, p. 4; n° 118 du 4 octobre, p. 4; 1875, n° 117 du 10 octobre, p. 4; 1876, n° 24 du 27 février, p. 4; 1877, n° 119 du 7 octobre, p. 4; *Confédéré* 1877, n° 9 du 2 mars, p. 4; 1878, n° 39 du 27 septembre, p. 4.

<sup>28</sup> *Gazette du Valais* 1874, n° 25 du 26 février, p. 4, n° 120 du 9 octobre, p. 4; 1875, n° 115 du 6 octobre, p. 4; 1876, n° 25 du 1<sup>er</sup> mars, p. 4, n° 118 du 4 octobre, p. 4; 1877, n° 21 du 18 février, p. 4, n° 121 du 12 octobre, p. 4. En octobre 1885, Marie DE RIEDMATTEN ira s'acheter un chapeau chez M<sup>me</sup> Haymoz (*Journal intime, 1882-1896*, Imprimerie Pillet, Martigny, 1975, *Bibliotheca Vallesiana*, 14, I, p. 165).

<sup>29</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 1 du 1<sup>er</sup> janvier, p. 3.

<sup>30</sup> Cf. «cette plaie du pays que l'on appelle le colportage» (*Bulletin des séances du Grand Conseil*, 25 novembre 1878, p. 98).

Selon le *Rapport de gestion du Conseil d'Etat* pour 1874, l'autorisation du colportage soumis à une patente par la nouvelle Constitution fédérale de 1874 (alors que le colportage était interdit sous le régime de la Constitution de 1848) a eu pour résultat «un grand préjudice pour le commerce indigène, quoique la concurrence soit profitable aux consommateurs. Les marchands colporteurs affluent en masse en Valais et il est urgent de décréter des mesures de police afin de prévenir les nombreux abus qui pourront résulter de leur entrée dans les domiciles»<sup>31</sup>.

En janvier 1878, une pétition portant un «grand nombre de signatures» est adressée à la municipalité de Sion contre l'extension abusive du colportage et la fréquentation des foires et marchés par les colporteurs étrangers à la Suisse<sup>32</sup>.

La *Nouvelle Gazette du Valais* déplore, en juin 1878, qu'«il n'est presque pas de semaines où nos villages ne soient visités par l'un ou l'autre de ces agents, preuve que cette industrie est fructueuse et que nos populations peuvent être plumées»<sup>33</sup>.

L'«essaïm des colporteurs» ne cessant de s'abattre sur le pays, le Grand Conseil adopte en seconds débats, en mai 1879, une loi sur le colportage destinée à «mettre un frein à cette fatale manie d'acheter avec les marchands étrangers ce que nous avons chez nous à un prix inférieur ou au moins dans de meilleures conditions»<sup>34</sup>.

Cependant, les taxes imposées sont si lourdes (elles peuvent aller pour un colporteur jusqu'à 3120 fr. par an!) qu'elles rendent «presque impossible l'exercice du métier de colporteur dans le canton» et qu'elles provoquent, en 1880, un recours des colporteurs au Conseil fédéral. Celui-ci leur donne raison et invite le gouvernement valaisan à modifier la loi de 1879 dans le sens d'une réduction du droit de patente<sup>35</sup>.

A travers toutes ces péripéties, on apprend que les ménagères de 1870 (et en particulier les villageoises) achetaient fréquemment des marchandises à des colporteurs. Les produits taxés par la loi de 1879 sont fort divers: dentelles, rubans, tissus divers, vêtements, couvertures,

<sup>31</sup> *Rapport de gestion du Conseil d'Etat* pour 1874, Département de l'intérieur, p. 65. La *Nouvelle Gazette du Valais* du 30 avril 1876 signale l'arrivée en Valais de deux bandes de Bohémiens d'une «effronterie et d'une hardiesse excessives. Ils s'introduisent dans les maisons sous prétexte de demander à réparer des ustensiles de cuivre, dont ils s'emparent bien qu'on les leur refuse et qu'ils rendent à leur départ en exigeant insolemment des prix exagérés et sans tenir compte des prix convenus à l'avance».

<sup>32</sup> *Confédéré* 1878, n° 3 du 18 janvier, p. 2; *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 14 du 1<sup>er</sup> février, p. 1; *Walliser Bote* 1878, n° 11 du 16 mars, p. 3 et n° 13 du 30 mars, p. 3. Voir aussi *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 90 du 31 juillet, pp. 1-2; *Confédéré* 1878, n° 31 du 2 août, p. 3; *Walliser Bote* 1878, n° 31 du 3 août, p. 3, sur la circulaire adressée aux communes par le Conseil d'Etat pour une application plus rigoureuse du décret de 1875.

<sup>33</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 66 du 5 juin, pp. 2-3.

<sup>34</sup> *Bulletin des séances du Grand Conseil*, 21 mai 1879, p. 22.

<sup>35</sup> *Confédéré* 1880, n° 46 du 12 novembre, p. 1; *Nouvelle Gazette du Valais* 1880, n° 94 du 24 novembre, p. 1. En 1874 déjà, le Conseil fédéral avait admis un recours du colporteur Joseph Schacher, de Lucerne, contre le Département des finances du canton du Valais, en arguant d'une incompatibilité avec la nouvelle Constitution fédérale d'une disposition de la loi cantonale en vigueur en la matière (cf. *Rapport de gestion du Conseil d'Etat* pour 1874, pp. 34-35).

meubles, horlogerie, bijouterie, chapellerie, épicerie, droguerie, parfumerie, instruments d'optique et de musique, porcelaine et cristaux, chaussures, ustensiles en métal, miroiterie et poterie, bonneterie, coutellerie, parapluies, ombrelles, instruments et outils divers, objets d'art, librairie, gravures, estampes, lithographies, photographies, animaux domestiques de provenance étrangère, gibier et volaille, quincaillerie, mercerie, broserie, pierres à aiguiser, denrées et fruits de l'étranger, petits objets en bois sculpté, cages et objets en fil de fer, bimbeloterie, papeterie, fourniture de bureau, allumettes, graines pour semences et oignons à planter, orfèvrerie, ornements d'église, etc.<sup>36</sup>

Cependant, comme on fait entrer sous la dénomination de colportage également les ouvertures temporaires de débits de marchandises (liquidations, étalages, déballages) et la recherche de commande sur échantillons chez des personnes qui ne font pas elles-mêmes commerce de ces marchandises, il n'est pas possible de préciser quels objets étaient colportés ou non dans les villages.

Ce qui apparaît aussi, c'est qu'un certain nombre de petits artisans, auxquels recouraient nos campagnardes, travaillaient de localité en localité: vanniers, remouleurs, vitriers, potiers, chaudronniers, ferblantiers, etc., et que certains marchands ambulants se rendaient de maison en maison non pas pour vendre, mais pour acheter des marchandises: chiffons, os, vieux fers, vieux habits, etc.<sup>37</sup>

On apprend aussi que des villageoises allaient vendre «dans nos mayens et nos villes des œufs, des fraises, du lait» et des poules. Mais ce n'est pas là du colportage, constate le conseiller d'Etat L.-L. Roten; ainsi échappent-elles aux taxes<sup>38</sup>.

Les reproches adressés aux colporteurs sont nombreux et révèlent, à côté d'inquiétudes moralisatrices, une xénophobie latente: les colporteurs causent un grand préjudice au commerce indigène, alors qu'un «sage patriotisme» recommande d'acheter aux gens du canton<sup>39</sup>; ils sont «une des causes du manque d'argent et par conséquent du malaise général qui se fait si vivement sentir dans notre chère patrie»<sup>40</sup>; on n'aime pas leur façon de s'introduire dans les maisons parfois contre le gré des habitants; on les suspecte d'être parfois des individus dangereux ou affectés de maladies contagieuses ou de se livrer à des professions ou à des exhibitions pouvant offrir du danger pour la vie des personnes ou la moralité publique. On va jusqu'à leur reprocher de faire «retentir

<sup>36</sup> *Bulletin des séances du Grand Conseil*, 26 novembre 1878, pp. 106-107.

<sup>37</sup> *Ibidem*, 25 novembre 1878, p. 99 (voir aussi *ibidem* 1875, du 18 août, pp. 195-196, sur le colportage de la viande).

<sup>38</sup> *Ibidem*, 26 novembre 1878, p. 117; *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 152 du 24 décembre, p. 1.

<sup>39</sup> *L'Ami du peuple* 1879, n° 20 du 11 mai, p. 2.

<sup>40</sup> *Bulletin des séances du Grand Conseil*, 21 mai 1879, p. 22.



dans nos rues des cris assourdissants. Quelle agréable cacophonie si tous nos industriels voulaient suivre leur exemple!» s'écrie le député Dénériaz. «Comment pourrait-on se comprendre [...] si tout le monde se mettait à crier à la fois sur une place publique ou dans les rues?» interroge le conseiller d'Etat Walther.

Aussi l'article 14 de la loi de 1879 va-t-il jusqu'à interdire de vendre à la criée dans les rues et sur les places publiques les jours de foire et de marché <sup>41</sup>.

Un des griefs les plus fréquemment adressés aux colporteurs atteint, par ricochet, les femmes. Si les colporteurs parviennent à vendre des marchandises de mauvaise qualité et à tromper les clients, n'est-ce pas aussi à cause de la naïveté, de l'esprit à courte vue, voire de l'inconscience des ménagères?

Or, le reproche de tromperie est constant dans la décennie où l'on voit «cette race de faux industriels» aller de maison en maison présenter des «marchandises de contrefaçon» et abuser «de la crédulité des braves gens» <sup>42</sup> ou «faire de nombreuses dupes dans la contrée» <sup>43</sup>. «Vendeurs de *camelotte*» [*sic*], ils se sont partagé le territoire et répandent «partout [en Suisse française] à des prix fabuleux des marchandises non moins fabuleuses pendant que les commerçants du pays [croisent] les bras dans leurs boutiques» <sup>44</sup>. Ils plument nos populations et certains offrent à vil prix des marchandises (étoffes, toiles, etc.) à condition d'acheter aussi une pièce de drap... de 100 ou 200 m et à un prix élevé <sup>45</sup>. Ces «traficants nomades» étalent «leurs marchandises d'une valeur douteuse sur toutes les places et, sous l'égide fédérale, [exploitent] sans pudeur la confiance et la crédulité de la population» <sup>46</sup>.

Le public est «si souvent indignement trompé par des marchands étrangers»!... <sup>47</sup> Aussi le *Villageois* du 15 novembre 1878 propose-t-il aux lecteurs «une recette simple pour distinguer le coton de la laine», car «avec nos colporteurs à la vilaine mode, il est bon d'avoir sous la main un moyen facile de contrôle». (Il suffit de passer le fil sur la flamme d'une bougie: le coton brûle et la laine frise.)

Le *Confédéré* donne, le 20 août 1871, un aperçu du comportement blâmable des ménagères: «Nos mères de famille sont, il faut le reconnaître, généralement économes et s'abstiennent volontiers des dépenses au-dessus des ressources du ménage. Bien souvent, elles s'imposent un dur labeur et des privations pour suppléer aux prodigalités du mari. Le

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 23. Pour le conseiller d'Etat Walther, «le projet de loi ne défend pas de parler, mais de crier».

<sup>42</sup> *Ibidem*, 18 août 1875, p. 194, député Delacoste.

<sup>43</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 27 du 4 mars, p. 3.

<sup>44</sup> *Confédéré* 1877, n° 52 du 28 décembre, p. 1.

<sup>45</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 66 du 5 juin, pp. 2-3.

<sup>46</sup> *Ibidem* 1878, n° 120 du 13 octobre, p. 2; *Confédéré* 1878, n° 40 du 4 octobre, p. 1.

<sup>47</sup> *Bulletin des séances du Grand Conseil*, 25 novembre 1878, p. 98.

seul reproche qu'on puisse leur adresser, peut-être, c'est de trop écouter, dans les villes, la voix perfide d'une sirène qui se présente à elles sous la forme d'une modiste et, dans les villages, les paroles fallacieuses du colporteur, surtout si le paiement est différé. La femme, en effet, y regarde à deux fois avant d'ouvrir son porte-monnaie; il en est autrement si on lui fait crédit; elle est surtout d'une grande facilité pour consentir des hypothèques ou des cautionnements»<sup>48</sup>.

Mais, en 1880, lorsque le Conseil fédéral désavoue le protectionnisme valaisan, il semble avoir sur les capacités de discernement des ménagères une optique un peu différente, puisqu'il préfère leur donner la possibilité du choix qu'offre la concurrence: «Que le commerce indigène soit protégé d'une manière équitable, rien de plus juste, mais, que par des lois prohibitives, on empêche toute concurrence, c'est ce qui n'est ni dans les goûts de nos ménagères, ni dans les principes d'équité. Ce sont souvent les prix exagérés de nos marchands qui donnent de la vogue aux colporteurs»<sup>49</sup>.

La question du colportage révèle en filigrane les défauts reprochés aux ménagères de 1870: coquetterie, manque de discernement, faiblesse face aux «paroles fallacieuses» du colporteur. On peut, d'autre part, déduire que, pour la presse, une bonne ménagère doit acheter au comptant, peu mais bien, bannir les fanfreluches et le superflu, préférer les matières utiles et de qualité, produites dans le pays même.

### 3. Les commandes à l'extérieur

Les produits de l'extérieur peuvent aussi être commandés directement par les consommateurs. Pour la période qui nous intéresse, ce mode de faire semble en progression assez notable. Le 6 septembre 1878, le *Confédéré* publie des réflexions inspirées d'une série d'articles de la *Liberté* et adaptées par le journal radical à la situation valaisanne: «Des maisons importantes de confection et de nouveautés, les maisons de Paris surtout, vont faire la chasse aux clients jusque dans nos petites villes suisses. Régulièrement, deux fois par an, elles inondent le pays de leurs prix courants expédiés par la poste aux adresses qu'elles se procurent à l'aide des agendas officiel et du commerce. On y indique jusqu'au moyen de se passer du tailleur ou de la modiste pour prendre ou envoyer des mesures. Nous n'apprenons rien à personne en disant que notre population, spécialement les dames, répondent à cet envoi de prospectus, par un très grand nombre de commandes.»

<sup>48</sup> *Confédéré* 1871, n° 67 du 20 août, p. 1, *Avis aux chambres pupillaires et aux femmes*.

<sup>49</sup> *Ibidem* 1880, n° 50 du 10 décembre, p. 2.

«Depuis quelques années [commente l'*Ami du peuple* du 27 avril 1879], il y a (à Sion surtout, pourquoi ne le dirions-nous pas?) un engouement véritable pour les produits du dehors. On est périodiquement provoqué à des achats par les prospectus des grandes maisons de Paris, les magasins du Louvre, la Belle-Jardinière, le Pont-Neuf, le St-Thomas, etc., et on succombe à la tentation. C'est si beau et si bon marché! On s'habitue ainsi à tout faire venir du dehors ou à se rendre chez un déballeur.»

#### 4. Les achats à l'extérieur

D'autre part se dessine une nouvelle mode: celle d'acheter soi-même à l'extérieur: «La facilité des communications, résultat de l'établissement des chemins de fer, a créé une concurrence incessante et redoutable pour certaines professions industrielles et pour certains genres de commerce. [...] On voyage aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois, parce qu'on voyage plus rapidement et à meilleur marché. De Brigue on va à Genève comme autrefois on allait à Sion. Or ces voyages, quels qu'en soient les motifs, sont une occasion de faire des achats souvent fort importants. C'est pour emporter des souvenirs, c'est par l'attrait de la nouveauté, la persuasion que l'on fait une bonne affaire, etc. Même on ne recule pas devant un voyage quand on espère trouver dans une autre ville des prix plus bas, plus de choix, une meilleure coupe ou des formes plus nouvelles; certaines gens poussent le système si loin que tout achat de quelque importance est un prétexte à voyager.

» De retour, et si l'on a eu la chance de faire un marché avantageux, on s'en fait gloire auprès de tous ses amis et connaissances; on méprise le commerce ou les industries locales, on exalte la maison dont on croit avoir à se louer. D'autres personnes se laissent tenter, font le voyage ou, ce qui est plus facile et moins cher, écrivent pour demander des spécimens, des prix courants, etc. Ainsi s'établissent des relations entre un négociant et une importante clientèle, souvent à des distances très grandes»<sup>50</sup>.

<sup>50</sup> *Ibidem* 1878, n° 36 du 6 septembre, p. 1.

### III

## L'entretien du linge

Le 6 avril 1877, les lecteurs de la *Nouvelle Gazette du Valais* peuvent prendre connaissance de toute une série de conseils sur l'éducation à donner aux filles de la campagne, dont un certain nombre se rapporte à la question de l'habillement: apprenez aux filles «à laver, à repasser, à raccommoder, à coudre solidement les boutons, à faire elles-mêmes leurs habillements, voire même les chemises. [...] Faites-leur comprendre qu'une robe bien faite quoique rustique pour le fond habille infiniment mieux que des robes de luxe ou de fantaisie. Procurez-leur toujours de bonnes et fortes chaussures. [...] Affranchissez-les de toute coquetterie et de toute hypocrisie».

Etrangement, les mêmes conseils reviennent dans le même journal le 18 août 1878 qui les présente comme tirés d'«un journal américain» ... sous le titre *Nos filles. Des filles! à quoi bon!...*

Ainsi faut-il apprendre aux filles à «laver et à repasser le linge, à raccommoder les bas, à recoudre les boutons, à confectionner leurs propres vêtements ainsi que les chemises d'hommes». Il faut qu'elles sachent «qu'une robe d'indienne payée habille mieux qu'une robe de soie que l'on doit encore au fournisseur»; il faut qu'elles sachent «faire des emplettes utiles et avantageuses», qu'elles portent «une chaussure forte et souple» et qu'elles méprisent «tout ce qui n'est qu'apparence ou faux-semblant».

Les mêmes suggestions se retrouvent dans l'*Almanach du Valais...* en 1919 sous le titre: *Pour nos filles*: «[...] Apprenez-leur à préparer des mets nourrissants, à laver, à repasser, à raccommoder les bas, à recoudre les boutons, à faire elles-mêmes leurs vêtements. [...] Enseignez-leur qu'un vêtement de coton habille mieux qu'un vêtement de soie qu'on doit. Dites-leur qu'un visage aux joues rondes et colorées vaut mieux que cent beautés phtisiques. [...]»

#### 1. Les lessives

Les fastidieuses lessives devaient s'accompagner de toutes sortes de fatigues (pas d'eau courante) et de maux, sans compter les soucis: la presse n'est pas avare d'exemples d'enfants ébouillantés ou d'enfants accidentés parce que laissés à la maison sans surveillance pendant que la mère était allée laver son linge à la fontaine <sup>51</sup>.

<sup>51</sup> Voir, par exemple, *Walliser Bote* 1879, n° 8 du 22 février, p. 2; *L'Ami du peuple* 1880, n° 30 du 25 juillet, p. 4.

Il est probable que nos ménagères auront rêvé du «nouvel appareil à vapeur automatique pour le blanchissage pour ménage, hôtel, pensionnats, institutions de blanchissage» proposé dans la *Gazette du Valais* du 28 janvier 1872. «Cet appareil est le plus utile pour tout ménage et inimitable dans ses accomplissements dans le blanchissage de maison. Il nettoie avec le plus grand ménagement le linge de toute sorte, les couvertures les plus épaisses jusqu'aux dentelles les plus fines. Buts principaux: ménagement du linge, économie de temps et force active, savon et combustible, etc.»

On en trouve en huit grandeurs différentes et le fabricant, G. Zuber, Schoenengrund, Appenzell, en vante «l'exécution la plus solide».

Au début juillet 1878, les lecteurs du *Confédéré* et de la *Nouvelle Gazette du Valais* peuvent lire que le préjugé de la propreté fait partie, dirait-on, «dans certaines localités, des bases de l'ordre public. L'amour de la malpropreté ne sera pas déraciné de sitôt: d'abord, il économise beaucoup de travail et de sujétion, ensuite il protège le corps contre les intempéries par le vernis dont il les enduit, et les vêtements qui ne connaissent pas l'eau durent évidemment plus longtemps. Je crois, pour mon compte, [dit l'auteur], qu'il faudrait faire précéder la création de cordons bleus dans nos écoles normales et primaires, par une vigoureuse réforme dirigée contre l'hostilité dont la propreté est l'objet. Les maris ne resteront point insensibles aux joies journalières que leur procurera un intérieur propre au lieu de taudis où n'entrent ni eau, ni air, ni lumière, ni balais en leur absence».

Tout un mode de vie disparu ne resurgit-il pas d'un coup dans notre imaginaire, à la lecture de l'annonce de M. Billaud, cordier, rue du Château 10, à Sion, qui offre des cordes à lessive à louer<sup>52</sup>? (C'est moi qui souligne.)

Ce monde perdu, Ch.-L. de Bons le dépeint dans son feuilleton *Profilis sionnais* avec tant de vie, de charme et d'humour que l'histoire devient ici tout simplement poésie:

«*Les lessives*

- » Quelle affaire d'Etat qu'une grosse lessive!
- » Mais s'agit-il d'une âme allant à la dérive?
- » Non!... du linge amassé que, de six en six mois,
- » On compte, rince, lave, étend tout d'une fois.
- » Travaux herculéens, aux maris redoutables,
- » Qui rendent leurs moitiés, huit jours, inabordables!
- » Pendant que s'accomplit le vaste nettoiment,
- » Tout maître de maison s'éclipse prudemment.
- » Il hante les cafés, entreprend un voyage,
- » Et ne revient sur l'eau qu'après le repassage.

<sup>52</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 13 du 12 février, p. 4.

» Ennuyeuse partout, cette opération  
» N'a jamais amusé les dames de Sion.  
» Que d'ennuis! Rarement une buanderie;  
» Comme lieu d'étendage un terrain en prairie;  
» Point de ces appareils où le linge fumant  
» Plonge pour en sortir propre au bout d'un moment.  
» Certe! un lavoir existe, un beau toit le décore,  
» Mais, incident fâcheux! l'eau n'y vient pas encore.  
» Puis il faut arrêter un char, un porteur d'eau,  
» Des laveuses en nombre, une place au ruisseau  
» Qui traverse, hors de ville, une *partia*<sup>53</sup> lointaine.  
» Toutes ces choses-là ne se font point sans peine,  
» Mais quoi! l'on s'y résigne, et pour faire autrement  
» Il faudrait qu'il survînt un gros événement.

» Dans sa cuisine, un jour, on aperçoit Madame  
» En grande conférence avec une humble femme.  
» S'agit-il de changer les destins de Sion?  
» Point!... On fixe le jour où l'opération  
» Prendra, fait accompli, sa place dans l'histoire.  
» Quand sera-ce? Plus tard. Ursule – c'est sa gloire! –  
» Comme femme entendue et couleuse de choix,  
» D'avance est engagée au moins pour un grand mois,  
» Et comme, à pareil titre, elle est une Puissance,  
» On l'aura tôt ou tard, mais à sa convenance.  
» Il servirait fort peu d'en jeter les hauts cris,  
» C'est à prendre ou laisser et d'avance c'est pris!

» Mais tout délai s'écoule, et voici qu'on arrive  
» A la veille du jour choisi pour la lessive.  
» Tous les achats sont faits. Madame, au galetas,  
» Fait un dénombrement qu'on ne précise pas.  
» Je n'en dirai qu'un mot: elle choisit et classe.  
» Margot descend ces... choix dans la cuisine basse  
» Où la couleuse attend, où l'on voit un grand feu,  
» Du charbon, de la soude et des boules de bleu.  
» Déjà de la chaudière, où l'eau bouillonne et fume,  
» La vapeur se dégage en gros flocons d'écume.  
» La lessive est en train. Le *lissu* décuvé  
» Est répandu brûlant sur le linge étuvé,  
» Qui, mordu, tourmenté, vaincu, se débarrasse  
» De ses stigmates noirs: la poussière et la crasse.  
» Ursule, en tête-à-tête avec deux hauts cuiviers,

<sup>53</sup> «*Partia*, de *pars*, *partis*, lot de terrain bourgeoisial, si nous ne faisons erreur»  
(*Nouvelle Gazette du Valais* 1875, n° 113 du 1<sup>er</sup> octobre, p. 2).

» Veillera jusqu'au jour... le faisant volontiers  
» Pour l'art, par habitude et puis pour le salaire:  
» Trois facteurs expliquant que l'on ne dorme guère!  
» A l'aube toutefois jugeant sa tâche au bout,  
» Elle éteint le brasier et dort un peu debout.

» Un bon café bien chaud, envoyé par Madame,  
» De ce repos trop court tire la bonne femme.  
» Mais le char viendra-t-il, lui dont on a besoin  
» Pour prendre tout le linge et le conduire au loin?  
» Comme il se fait attendre!... Ah! pourtant il arrive!  
» Les cuviers qu'on y place emportent la lessive.  
» Madame, en négligé, dans un moment suivra.  
» Bien! l'on peut maintenant partir quand on voudra. [...]

» La brume du matin se lève lentement  
» Quand *Apollon*<sup>54</sup> s'arrête avec son chargement.  
» Il dételle et repart. L'emplacement présente,  
» Entre de frais gazons, une belle eau courante,  
» Cristal limpide et pur, agreste et frais miroir,  
» Où les *Heures*<sup>55</sup> d'abord ont couru pour se voir.  
» Ce plaisir satisfait, vite on se débarrasse  
» De tout habit gênant. On s'aligne, on se place;  
» Les moutards, bien mouchés, à fond, pour tout le jour,  
» Aux dîners maternels veilleront tour à tour,  
» Dans la crainte qu'un chien errant ne s'en régale.  
» Et Madame?... Elle vient. Un gamin la signale.  
» A l'œuvre maintenant, bras nus et jusqu'au soir  
» En avant le savon, la brosse et le battoir!

» A des saules voisins mainte corde tendue  
» Va porter la lessive égouttée et tordue.  
» Le soleil d'une part et l'air de son côté  
» En pomperont bientôt toute l'humidité.  
» Aux cordes flotteront, en blanches banderoles,  
» Draps, nappes, rideaux, bas, jupons et camisoles.  
» Le surplus, qu'en damier la servante étendra,  
» Sur un gazon bien vert à loisir séchera.

» Rarement à Sion il advient qu'on essuie  
» Un orage soudain, du vent ou de la pluie.  
» Les brouillards... inconnus! Le ciel presque toujours  
» Prodigue à la cité les plus constants beaux jours.

<sup>54</sup> C'est ainsi que l'auteur désigne le conducteur du char qui transporte la lessive, dans le passage que nous avons supprimé.

<sup>55</sup> Même remarque que dans la note précédente, mais pour les lessiveuses.

» Le cas rare advenant, par la bise et l'averse,  
» L'étendage léger se mêle et se disperse.  
» Les fichus vont se tordre aux ronces des halliers,  
» Et les bonnets de nuit coiffent des peupliers.  
» Il faut poursuivre en hâte, à travers les plantages,  
» Les béguins s'enfuyant, les chemises volages,  
» Et parmi les maïs, fort au loin, rechercher  
» Les peignoirs et les cols en train de s'y cacher. [...]

» Les maris bien réels et ceux en espérance  
» Viennent, l'après-midi, faire acte d'allégeance.  
» Les premiers sont reçus point mal, mais froidement.  
» Cet acte, un autre jour, serait trouvé charmant,  
» Mais quand on est lancée, en plein, dans la lessive,  
» Le moyen d'être aimable et communicative!  
» Quant aux maris en herbe... Oh! pour ceux-là, bien sûr,  
» Point d'air trop ennuyé ni de visage dur.  
» Le groupe incandescent en route se partage.  
» Chaque amant, de fort loin, reconnaît l'étendage  
» Où l'objet aimé songe, en étirant les draps,  
» A lui qu'on attend et qui n'arrive pas!  
» Le voici. La maman lui tend la main. Sa fille  
» Va-t-elle à l'arrivant se montrer peu gentille?  
» Non! la jeune beauté, dont la joue est en feu,  
» Sourit, et dans un seau met deux fois trop de bleu.  
» Trait risible, mais plein de promesses secrètes!  
» Bientôt l'heureux jeune homme, en pliant des serviettes,  
» Entend ce doux aveu, cri d'un cœur ingénu:  
» Que vous avez tardé!... Merci d'être venu!

» Etre aimé d'une femme attachante et naïve,  
» Quel bonheur! Mais il faut ramener la lessive.  
» Le voiturier revient. Faire du sentiment,  
» C'est fort bien, mais encore choisit-on le moment.  
» On l'a compris. Arthur quitte Mademoiselle.  
» Sous les yeux de sa mère il va faire du zèle.  
» Il met la main à tout, et certe il a raison.  
» Son aide est, cette fois, grandement de saison.  
» Parmi le linge sec déjà faire un triage,  
» Verser un dernier verre aux laveuses en nage,  
» Voir si l'on a tout pris, rincer le grand cuvier,  
» Descendre et réunir les cordes, les plier,  
» Activer le départ, ces dames pourraient-elles,  
» Seules, venir à bout de ces tâches mortelles?  
» Le secours fait merveille: il n'est pas encore nuit  
» Que le char d'*Apollon* en ville est reconduit.



» En attendant le jour prochain du repassage,  
» La lessive à grands pas regagne votre étage,  
» S'installe, vous pourchasse et, se fourrant partout,  
» S'assied dans vos fauteuils et vous laisse debout.  
» Lorsque par l'escalier l'avalanche remonte,  
» Gare à vous! Elle rit et vous cogne sans honte,  
» Puis quelque lessiveuse, en posant son fardeau,  
» Décroche la pendule et rompt votre chapeau.  
» Cependant ces ennuis arrivant à leur terme,  
» Vous souffrez les derniers en homme digne et ferme,  
» Vous répétant qu'au fond toute femme est de miel  
» Et que toujours la pluie amène l'arc-en-ciel.

» Le lendemain, Madame est toute ... rajeunie.  
» Qu'est-il donc arrivé? La lessive est finie.»<sup>56</sup>

On trouve dans les journaux quelques conseils et trucs pour l'entretien du linge, comme ce «mode économique de blanchissage» proposé par la *Nouvelle Gazette du Valais* du 28 mars 1877: «L'auxiliaire favori de la lavandière, mais l'ennemi déclaré du linge, c'est le sel de soude (carbonate de soude cristallisé). Mais le sel de soude, qui jouit d'un haut pouvoir détersif, a le défaut de ronger et de détruire le linge quand on n'a pas la précaution d'en enlever jusqu'aux dernières traces. Même, malgré ce soin, le linge finit bien vite par se déchirer au moindre effort, surtout celui qui a été confié à des blanchisseuses.

» Une nouvelle méthode de lessivage, généralisée en Allemagne, commence à se répandre. Voici en quoi elle consiste:

» Un kilogramme de savon est délayé dans 25 litres d'eau aussi chaude que peut le supporter la main. On y ajoute ensuite une cuillerée d'essence de térébenthine et trois cuillerées d'ammoniaque liquide. On brasse le mélange à l'aide d'un petit balai, et on y trempe ensuite le linge pendant deux à trois heures, en ayant soin de couvrir le baquet aussi hermétiquement que possible. Le linge est ensuite lavé à l'ordinaire, puis rincé à l'eau tiède et enfin passé *au bleu* s'il y a lieu. La lessive peut servir une seconde fois; seulement il faut la faire réchauffer et y ajouter de nouveau une demi-cuillerée d'essence de térébenthine et une d'ammoniaque.

» Ce procédé présente une économie de temps, de travail et de combustible. Le linge ne souffre presque pas, parce qu'il ne faut guère le frotter, et il est d'une propreté et d'une blancheur irréprochables.

» Malgré son action, l'ammoniaque ne ronge pas le linge, puisqu'il s'évapore immédiatement, et quant à la térébenthine, son odeur disparaît complètement par le séchage.»

<sup>56</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1875, n° 113 du 1<sup>er</sup> octobre, pp. 2-3, Charles-Louis DE BONIS, *Profilis sionnais*, IV, *Les lessives*.

Le souci de la blancheur du linge semble avoir préoccupé nos lavandières: en 1873, le *Villageois* fait remarquer à ses «aimables abonnées» qu'on a «observé que le linge blanchit mieux et plus vite lorsqu'il est exposé au clair de lune»<sup>57</sup>. Et le *Walliser Bote* du 20 septembre 1879 publie les conseils d'une ménagère à ce sujet:

«Ein Vortheil beim Waschen. Eine Hausfrau schreibt uns, dass sie bisher in der bekannten Weise gewöhnliche Soda gebraucht habe; seit einiger Zeit wende sie dagegen auf den Rath ihrer Freundin halb Soda, halb Borax an und gewinne die Überzeugung, dass dadurch nicht nur Arbeit erspart, sondern auch dass die Wäsche dadurch weisser werde. Selbst bei Anwendung von  $\frac{1}{3}$  oder  $\frac{1}{4}$  Borax sei die günstige Wirkung schon wahrnehmbar, besonders bei feiner Wäsche».

On ne trouve pas de poudre à lessive sur le marché, mais du «cristal anglais patenté pour le lavage du linge, coton, mousseline, châles, etc., par paquets de 20 centimes», à la pharmacie Zimmermann, à Sion<sup>58</sup>. Les journaux donnent diverses recettes pour enlever les taches. Selon le *Villageois* du 15 octobre 1876, «la benzine est très recommandée, mais pour les couleurs voyantes, l'emploi de la benzine n'est pas sans inconvénient. Le moyen le plus simple et le plus sûr consiste à faire chauffer à blanc une ou deux tuiles communes; à verser ensuite de l'eau sur ces tuiles et à maintenir en suspension au-dessus de ce brouillard artificiel le vêtement à dégraisser. C'est encore par ce procédé que l'on nettoie, parfaitement et sans frais, les tapis et descentes de lit et de table et tous autres objets du même genre, chargés de poussière».

«Pour enlever les taches de vin rouge du linge de table et autre, [conseille la *Nouvelle Gazette du Valais* du 8 juillet 1877], il suffit, au moment où on va le laver, de frotter la partie tachée avec une chandelle de suif. Les taches disparaissent alors complètement au lavage. Pour les tissus qui doivent passer à la lessive, l'opération doit se faire avant le coulage».

En mars 1880, le *Confédéré* et l'*Ami du peuple* publient le même conseil: «Pour enlever les taches de graisse sur le drap, mouillez la partie tachée, puis prenez un morceau de magnésie, mouillez-le aussi et frottez-en vigoureusement la tache. Laissez ensuite sécher, ôtez la poudre qui est restée adhérente au drap: toute trace de tache a alors disparu»<sup>59</sup>.

Le nombre des blanchisseuses, repasseuses, triple dans la décennie où elles passent de 55 en 1870 à 179 en 1880 (pour seulement 1 homme dans ce secteur en 1870 et 3 en 1880).

<sup>57</sup> *Le Villageois* 1873, n° 14, p. 119.

<sup>58</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1880, n° 55, du 10 juillet, p. 4.

<sup>59</sup> *Confédéré* 1880, n° 10 du 5 mars, p. 3; *L'Ami du peuple* 1880, n° 13 du 28 mars, p. 4.

La presse ne nous apprend pas grand-chose sur elles. L'une d'entre elles signale son déménagement; une autre avise qu'elle blanchit le linge en gros, mais ne le repasse pas. A Sierre, M<sup>me</sup> Galli de Chastonay fait de la «teinture et impression de tapis de plancher et devants de lits, habillements pour hommes et dames. Dégraissage et lavage à neuf. Ouvrage soigné, prix modérés»<sup>60</sup>.

## 2. Le repassage

Quant au repassage, pouvait-il être un plaisir avec les lourds «polissoirs» à charbon, comme celui de 21 cm «en fine polissure et à fermeture nouvelle», dont le dessin est annexé à l'annonce de Ch. Liechti, fabricant à Langnau (Berne) et qui est pourtant muni d'un «étrier de fer très pratique»<sup>61</sup>?

Le fer à repasser est utilisé dans une recette pour marquer le linge: «Vous prenez un blanc d'œuf que vous battez avec un volume égal d'eau, après avoir passé le tout à travers un linge bien fin, vous y ajoutez et mélangez du *vermillon* ou du cinabre finement pulvérisé. On fait usage de cette encre au moyen d'une plume ordinaire et aussitôt les caractères faits, on passe sur eux un fer bien chaud qui coagule l'albumine sur le linge et fixe d'une manière durable le vermillon dans le tissu sans que le savon, les acides et les alcalis puissent l'en détacher»<sup>62</sup>.

Nos ménagères auront-elles été attirées par les chemises vantées par le *Villageois* en 1873 et qui «ont un plastron en fil qui a les apparences les plus confortables sans avoir besoin d'être jamais repassé. C'est par l'introduction de nouveaux fils tressés selon un ingénieux procédé que l'on est parvenu à donner à cette confection une forme semblable aux plis et aux ondulations de nos anciens plastrons»<sup>63</sup>?

<sup>60</sup> *Gazette du Valais* 1872, n° 137 du 27 novembre, p. 4. Pour les blanchisseuses, voir *Gazette du Valais* 1872, n° 124 du 25 octobre, p. 4; 1875, n° 32 du 14 mars, p. 4; 1876, n° 109 du 13 septembre, p. 4. Pour les teinturiers, voir *Bulletin officiel* 1870, n° 5 du 4 février, p. 39; *Confédéré* 1877, n° 28 du 13 juillet, p. 4; *L'Ami du peuple* 1880, n° 27 du 4 juillet, p. 4. Pour teindre soi-même les tissus, réclame de la pharmacie Gemsch, à Brigue, *Walliser Bote* 1878, n° 16 du 20 avril, p. 4.

<sup>61</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 91 du 8 novembre, p. 4.

<sup>62</sup> *Le Villageois* 1875, nos 15-16 du 20 septembre, p. 124 (tiré du *Journal pharm. de Moscou*); *Confédéré* 1875, n° 82 du 14 octobre, p. 3.

<sup>63</sup> *Le Villageois* 1873, nos 23-24, p. 198.

### 3. Le raccommodage

C'est surtout lorsque les problèmes éducatifs sont abordés dans la presse qu'il est question du raccommodage. Il est souhaité que les cours de travaux manuels soient plus et mieux donnés et que l'accent soit mis sur le côté pratique et utile <sup>64</sup>. A part cela, il n'est pas possible de se faire une idée précise de l'importance et du rôle que tenait le raccommodage dans la vie des femmes valaisannes des années 1870, la presse ne s'en préoccupant pas.

### 4. L'entretien d'autres objets du ménage

L'entretien des autres objets du ménage préoccupe si peu la presse qu'on ne pourrait en faire un chapitre. Cette question est placée donc, un peu arbitrairement sans doute, à la suite du paragraphe sur l'entretien du linge.

Les journaux donnent aux ménagères quelques conseils qui révèlent la simplicité des moyens mis à la disposition des Valaisannes des années 1870.

Par exemple, on apprend que, pour nettoyer les objets en argent, il suffit de les laisser tremper dix minutes dans l'eau chaude qui a servi à faire cuire les pommes de terre, puis de les frotter avec un morceau de laine. «Si on laisse aigri ladite eau, celle-ci acquiert de nouvelles qualités, car les carafes et les objets en acier se nettoient dans ce cas aussi bien que l'argenterie» <sup>65</sup>.

Pour l'entretien des parquets, on peut trouver dans les pharmacies et drogueries un nouveau cirage «en couleur blanche et jaune, séchant vite, sans odeur et sans coller, résistant aux taches d'eau et de savon mieux que toute autre composition», du «vernis jaune et brun, pour enduire les planchers en sapin, escaliers, etc.», du «vernis transparent clair ou foncé, pour les croisées, séchant vite et sans odeur, facile à laver et à cirer» de la maison Carl Haaf, à Berne <sup>66</sup>.

Pour nettoyer un cadre doré, il faut humecter légèrement d'esprit-de-vin une éponge douce, la passer sur le cadre, laisser sécher par évaporation, ne jamais se servir de linge et éviter de frotter, ce qui enlèverait la dorure <sup>67</sup>.

Recette pour nettoyer les éponges: «Faites bouillir de l'eau et coupez un citron. Jetez la valeur de verres d'eau bouillante sur votre citron coupé en quatre. Lorsque l'eau sera assez refroidie pour qu'on puisse y tenir la main, déposez-y votre éponge et laissez-la tremper toute la nuit en compagnie du citron» <sup>68</sup>.

<sup>64</sup> Voir *Annales valaisannes* 1987, pp. 42-51.

<sup>65</sup> *Le Villageois* 1875, n° 1, p. 7.

<sup>66</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1880, n° 49 du 19 juin, p. 4.

<sup>67</sup> *Le Villageois* 1880, nos 7-8 du 30 avril, p. 63.

<sup>68</sup> *Ibidem*.

Les questions du chauffage et de l'éclairage n'étant pas du domaine spécifique de la condition féminine n'ont pas été retenues ici. Je dirai simplement que l'utilisation des lampes à pétrole était la cause d'un certain nombre d'accidents domestiques graves. La presse donne parfois des recommandations «pour ne courir aucun danger en éteignant une lampe à pétrole», comme de «tourner la mèche au niveau du tuyau, mais pas davantage [...] et de la souffler par les ventouses»<sup>69</sup>. On trouve aussi un truc pour augmenter la lumière des lampes à pétrole: il faut tremper la mèche dans le vinaigre jusqu'à complète saturation et la laisser sécher complètement avant l'utilisation<sup>70</sup>.

De nouvelles techniques font leur apparition dans la décennie et elles faciliteront la vie domestique. Nul doute que les Sédunois auront lu avec intérêt en 1878 l'annonce suivante: «Avis. Le conseil d'administration de la société pour l'éclairage au gaz de Sion avise le public que les personnes désireuses d'introduire chez elles ce mode d'éclairage obtiendront dorénavant des avantages qui leur faciliteront considérablement l'établissement des installations. S'adresser à M. le Directeur de l'Usine ou au Caissier de la Société»<sup>71</sup>.

Des progrès décisifs s'annoncent aussi en matière de chauffage. La *Nouvelle Gazette du Valais* du 5 octobre 1877 publie un article de Paul Piaz, fermier des mines d'anthracite de Grône et de Chalais, sur l'utilisation de l'anthracite à l'usage domestique, «car le Valais est riche et même richissime en anthracite»: «M. J. Reichenbach, constructeur de calorifères, demeurant chemin Couteau n° 19, Eaux-Vives, à Genève, vient de construire un calorifère à régulateur automatique dans lequel l'anthracite brûle sans difficulté aucune en donnant un feu beaucoup plus ardent et en même temps une chaleur beaucoup plus forte et beaucoup plus douce à la fois que la houille et le coke». M. Piaz a chez lui un de ces calorifères<sup>72</sup>.

<sup>69</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 96 du 15 août, p. 3; *Le Villageois* 1879, nos 20-21 du 1<sup>er</sup> décembre, p. 180.

<sup>70</sup> *L'Ami du peuple* 1880, n° 13 du 28 mars, p. 4.

<sup>71</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 77 du 30 juin, p. 4.

<sup>72</sup> *Ibidem* 1877, n° 118 du 5 octobre, p. 2. Par la *Nouvelle Gazette du Valais* du 10 octobre 1877, on apprend que le Département de justice et police est autorisé à délivrer un permis de séjour à M. Paul-Honoré Piaz, né à Rouen, exilé de France comme membre de la Commune de Paris.

## IV

### Le costume traditionnel

Le costume traditionnel semble être encore largement porté dans les populations campagnardes, même si certains signes du déclin du port du costume commencent à se manifester et même si l'*Ami du peuple* du 31 août 1879, prétend que «les vachères, au XIX<sup>e</sup> siècle, sont vêtues comme les marquises au temps de la Régence»...<sup>73</sup>

Se promenant à Evolène et aux Haudères en été 1885, Azeline écrira: «Inutile de dire que les tournures, cet appendice ridicule inventé par les femmes maigres pour tromper l'œil, sont parfaitement inconnues ici»<sup>74</sup>.

#### 1. Quelques exemples à travers le canton

Par la presse, on peut se promener à travers le canton et essayer d'imaginer, à défaut de photographies, l'apparence vestimentaire des Valaisannes.

«Les Valaisannes portent d'étranges coiffures ornées d'or et d'argent et dont la coupe bizarre rappelle les casques des anciens guerriers»<sup>75</sup>.

*Morgins*: «Quant aux femmes, elles n'ont rien de particulier dans le costume si ce n'est leur chapeau de paille qu'elles ont tressé elles-mêmes. On l'a dit sur tous les tons: la couleur locale s'en va et avec elle les costumes nationaux. On prétend cependant et nous avons pu nous assurer nous-mêmes de la vérité du fait, que les femmes de la vallée échangeaient souvent leur jupe contre des pantalons à l'aide desquels elles pouvaient plus facilement escalader les rochers et soigner le bétail. Schocking! [*sic*] allez-vous vous écrier, lecteur! Eh bien! le fait est exact. Nous en avons vu, de nos propres yeux vu, et pour porter à son comble l'abomination de la désolation, elles fumaient dans de grosses pipes un tabac qui n'est point du tabac turc, je vous en réponds»<sup>76</sup>.

<sup>73</sup> Pour d'intéressantes descriptions du costume féminin, voir AZELINE, *Par monts et vaux, Souvenirs d'un alpiniste*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879; *Zigzags* (*op. cit.* note 3) et Louis COURTHION, *op. cit.*

<sup>74</sup> AZELINE, *Zigzags*, pp. 105-106.

<sup>75</sup> *L'Ami du peuple* 1880, n° 22 du 30 mai, p. 2, feuilleton *Le Simplon, notes de voyage*, extrait de *Monde et solitude*, de Marie JENNA.

<sup>76</sup> *Gazette du Valais* 1870, n° 59 du 17 mai, p. 2, extrait du feuilleton *Morgins*, de Roger DE BONS.

*Champéry*: «Les femmes ont de belles dents et une carnation particulière. Elles portent le pantalon quand elles vont travailler les champs. Quelques-unes fument la pipe avec leurs maris. Leur coiffure est assez originale»<sup>77</sup>.

Lors de sa sortie à Champéry, en été 1880, la musique de Monthey passe «au milieu d'une double haie formée par une sympathique population campagnarde, portant le costume national, parmi laquelle l'on voyait, par-ci par-là, pointer les toilettes modernes de quelques langoureuses miss [*sic*]»<sup>78</sup>.

L'article nécrologique sur le Dr Gaspard Joris (né à Orsières), paru dans la *Nouvelle Gazette du Valais* du 4 décembre 1880, rapporte qu'il avait suspendu dans son cabinet de travail, à Vienne où il vivait, des vues du Valais et des portraits de ses parents, son père en uniforme de major de bataillon, sa mère portant «le costume national tel que nos grand-mères le conservaient religieusement».

*Grand Saint-Bernard*: [...] «deux pauvres femmes [...] descendaient de l'Hospice du Saint-Bernard. [...] Elles étaient bien pauvres, ces femmes, mal vêtues; un misérable jupon et, par-dessus, une méchante robe en jaconas, des chaussures sans cordons, trop grosses pour leurs pieds, et des bas troués. L'une, la plus forte, portait un rouet sur le dos»<sup>79</sup>.

*Charrat-Fully*: Fillettes, «prenez dans l'armoire de noyer, vos robes neuves que vos marraines vous ont données à la Noël; mettez, autour de votre col blanc, vos gentils fichus qui ont si brillantes nuances!»

<sup>77</sup> *Confédéré* 1871, n° 26 du 30 mars, p. 1, extrait d'un article sur le chanoine Joseph-André Derivaz. Le port des pantalons par des femmes est un fait suffisamment rare pour que la presse le signale à l'occasion. Le *Walliser Bote* du 21 octobre 1876 relève qu'il a été dernièrement fait grand bruit qu'à Küsnacht une femme a porté des vêtements masculins. Elle n'est pas décrite comme très distinguée. A Morschach, en revanche, se trouve une jeune fille de 17 ans tout à fait «propres» qui s'occupe avec compétence d'un troupeau dans les Alpes, en habits d'homme, un chapeau de paille sur ses cheveux coupés courts. L'usage de certains mots semble restreint par les convenances. Ainsi, en mars 1873, un «amateur de jupon électoral» évite de donner son nom à une partie du vêtement féminin (on peut remarquer que, pour Littré, la culotte est un vêtement d'homme). Il décrit les agissements d'une dame de Saint-Maurice, lors des élections au Grand Conseil. Il la montre, se lançant «au pas gymnastique et court-vêtue» à la poursuite des électeurs et il termine son texte ainsi: «Par grand bonheur que la mode veut aujourd'hui que les Dames portent un vêtement autrefois la propriété exclusive de l'homme, un vêtement qui ne peut se nommer par son nom sans faire tomber en pâmoison une fille d'Albion, laquelle, en se défilant et de sa bouche en cœur, laisse échapper ce mot *shokins* [*sic*]; par bonheur, dis-je, sinon les électeurs auraient fui» (*Gazette du Valais* 1873, n° 32 du 16 mars, p. 3.)

<sup>78</sup> *Confédéré* 1880, n° 33 du 13 août, p. 2.

<sup>79</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1874, n° 143 du 4 décembre, p. 2.

[...] «les jeunes femmes de Charrat, accortes, rieuses; le chapeau national, entouré d'un large et précieux ruban, se penche coquettement sur leurs brunes chevelures; les montagnardes de Châteignier [*sic*], de Mazembroz, des Mayens de la Jeure Brûlée, en jupe courte, à l'œil noir et brillant»<sup>80</sup>.

*Isérables*: «Là, tout le monde travaille: vieillards, femmes et enfants. On dit de ces montagnards qu'ils ont toute la journée un fardeau sur les épaules. Pendant la bonne saison, vous rencontrez les femmes d'Isérables, la hotte aux reins, le berceau où dort un petit nourrisson sur la tête et l'aiguille à tricoter à la main, monter d'un pas assuré dans d'étroits sentiers et souvent à travers des précipices vertigineux. En temps ordinaire, cette population vit littéralement de privations et de fatigues. [...] Les habitants d'Isérables sont sobres et simples. Là point de luxe. Les femmes, comme les hommes, sont habillés du drap du pays»<sup>81</sup>.

*Sion*: 22 septembre 1871, fête de saint Maurice: «La population de Sion et des villages environnants est agenouillée sur les dalles de pierre, dans ses costumes pittoresques: les femmes avec leurs hauts chapeaux en forme de vacherin à la crème, les hommes vêtus de drap roux, beaux, grands, offrant le type du montagnard robuste et accompli»<sup>82</sup>.

Sortie de la grand-messe: «Le souffle du siècle n'a malheureusement pas épargné Sion. Il n'y a plus guère que les femmes à cheveux gris et au teint parcheminé, qui aient conservé l'ancien costume si original et si caractéristique des Sédunoises. Paris coiffe maintenant les jeunes filles de la capitale du Valais...»<sup>83</sup>.

Les descriptions des vêtements sont parfois très vagues: à Sion «plusieurs personnes se plaignent de l'abus des pétards, les enfants les jettent à l'étourdie un peu de tous côtés jusque sous les pieds des dames, au risque d'atteindre les robes»<sup>84</sup>.

Au Noël des enfants pauvres de la ville, en 1880, une centaine de petites filles reçoivent «selon l'usage consacré, un vêtement complet, savoir: une robe, une chemise, une paire de bas, une paire de souliers»<sup>85</sup>.

<sup>80</sup> *Confédéré* 1874, n° 90 du 8 novembre, pp. 1-2, extrait du feuilleton *Le Violonare de Mazembroz, nouvelles valaisannes*, d'Hilaire GAY; les jeunes femmes décrites participent à un bal à Fully.

<sup>81</sup> *L'Ami du peuple* 1881, n° 27 du 3 juillet, p. 2, extrait d'un article sur l'incendie d'Isérables.

<sup>82</sup> *Gazette du Valais* 1871, n° 11 du 27 septembre, p. 3, tiré de la *Gazette de Lausanne*.

<sup>83</sup> *Ibidem* 1872, n° 109 du 20 septembre, p. 1, extrait du feuilleton *Lettre d'un flâneur. Le peintre Ritz*, signé UN FLÂNEUR (et qui est un étranger).

<sup>84</sup> *Ibidem* 1873, n° 73 du 20 juin, p. 2.

<sup>85</sup> *Confédéré* 1880, n° 53 du 31 décembre, pp. 2-3.



*Savièse*: Le *Confédéré* mentionne «une fort jolie gravure» parue dans la *Suisse illustrée* et représentant la fête des Trois-Rois, à Savièse: «le costume des femmes y est parfaitement rendu; mais celui des hommes, qui a pourtant un cachet tout particulier, n'est pas aussi ressemblant»<sup>86</sup>.

Dans le même texte du *Confédéré* il est précisé que «dans leurs mœurs, dans leurs usages, dans leur manière de vivre, dans leur costume, les habitants de Savièse semblent braver la civilisation et rester comme une relique des siècles précédents».

Dans sa *Notice sur la commune de Savièse*, le peintre Raphaël Ritz décrit le costume saviésan: «Un couple de vieux parents nous recoit amicalement; l'homme est occupé à tourner la laine sur un dévidoir; la roue tourne vivement [...]. Deux jeunes filles à la figure épanouie, de belles venues et manières, rentrent en ce moment des travaux des champs dans leur costume local, qui consiste en un chapeau de paille (recouvert en noir), une coiffe en dentelles, un mouchoir blanc négligemment enroulé autour du cou, un corsage, des jupons courts descendant jusqu'aux mollets, un tablier blanc, des bas blancs et de petits souliers. Pour les jours de fête, ce costume est remplacé par une jaquette de couleur sombre, un mouchoir en soie, un tablier de couleur ou à ramages, et une robe en laine noire. Le costume des hommes est caractérisé tout particulièrement par le frac de laine brune, les vieillards portent encore les culottes courtes, les autres par contre des pantalons de laine; mais par suite du service militaire, le costume chez les hommes tend de plus en plus à une coupe plus moderne. La plus grande partie des étoffes et des vêtements est confectionnée à Savièse même, à l'exception de quelques étoffes et pièces pour les jours de fête qu'on achète à Sion ou à Gessenay (comme par exemple les dentelles noires pour les coiffes)»<sup>87</sup>.

*Sortie des écoles à Savièse*: «Les petites filles portent le même costume que nous venons de dépeindre pour les grandes, et qui leur sied à ravir; mais les garçons paraissent un peu grotesques dans leurs fracs souvent taillés pour la crue ou écourtés. Ce qui frappe particulièrement dans toute la commune de Savièse, c'est une population belle et intelligente, parmi les hommes, maintes figures énergiques et caractéristiques, et parmi les femmes, des traits finement découpés, une grâce et une élégance naturelles dans la démarche et les manières»<sup>88</sup>.

<sup>86</sup> *Ibidem* 1875, n° 19 du 7 mars, pp. 1-2, extrait du feuillet *La Fête des Trois-Rois à Savièse*.

<sup>87</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 15 du 3 février, p. 3, extrait du feuillet *Notice sur la commune de Savièse*, de Raphaël RITZ (traduction Charles ROTEN).

<sup>88</sup> *Ibidem* p. 16.

*Hérémece*: Les habitants ne portent point de bottes, mais des «chaussures solidement serrées à la cheville»<sup>89</sup>.

*Loèche-les-Bains*, passage sur les échelles: «Nous désirions fort voir monter ou descendre quelqu'un avant de continuer notre escalade, afin de nous faire une idée exacte de la manière dont se fait ce trajet. Nos souhaits ne tardèrent pas à être aussitôt accomplis, car nous entendîmes au-dessous de nous des voix féminines et nous vîmes successivement apparaître trois jeunes filles valaisannes. La première parut assez contrariée en nous apercevant; elle demanda des épingles à celles qui la suivaient et qui se mirent bientôt à éclater de rire; elle-même finit par en faire autant, et toutes trois continuèrent leur route sans paraître s'embarrasser de notre présence. [...] Bientôt des robes blanches attirèrent nos regards vers le pied du rocher: c'étaient trois jeunes dames valaisannes que la curiosité amenait au pied des échelles. Comme elles voulurent bien accepter notre aide, nous leur tendîmes la main pour leur aider à monter jusqu'à la caverne. Si ce n'eût été leur pâleur, deux de ces jeunes personnes auraient été fort jolies et d'une tournure qui aurait fait envie à beaucoup de nos citadines. Leur costume était calqué sur celui des villes; mais selon l'usage reçu parmi les personnes de leur rang, elles avaient conservé le petit chapeau valaisan qui leur allait à merveille»<sup>90</sup>.

*Saas-Fee*: «vaillante et laborieuse race, vêtue d'un drap sombre et grossier» [...]. «Les jeunes femmes coiffées de leur gracieux mouchoir rouge, noué sur la tête [...]»<sup>91</sup>.

*Brigue*: inauguration du chemin de fer Loèche-Brigue, en juin 1878: «On voit le falbala fraterniser avec la robe de bure et l'élégant parasol de la citadine n'a point vergogne d'effleurer l'immense parapluie vert du Lötscherand. [...] Le Conchard au visage anguleux, le Saaser, au teint fortement coloré, à l'œil fin et perçant, sont là, affublés d'un vêtement de saie<sup>92</sup> grise ou noire»<sup>93</sup>.

D'autres indices sur l'habillement des Valaisannes nous sont fournis par le *Bulletin officiel*, dans les avis de recherche de personnes disparues. La plupart d'entre elles semblent appartenir aux couches moins favorisées de la population, mais il n'est pas possible de dire si ces personnes sont vraiment représentatives de la population de leur temps. Il convient donc de prendre ces renseignements pour de simples indices.

<sup>89</sup> *Le Villageois* 1879, nos 18-19, p. 152.

<sup>90</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 46 du 18 avril, p. 3, extrait du feuilletton *Souvenirs du Valais, Album de la Suisse pittoresque*, 1840.

<sup>91</sup> *Ibidem* 1881, n° 56 du 16 juillet, p. 2.

<sup>92</sup> Saie: étoffe légère de laine, qui est une espèce de serge.

<sup>93</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 72 du 19 juin, p. 3.

<i>Lieu et date de la disparition</i>	<i>Age</i>	<i>Chapeau</i>	<i>Vêtement</i>	<i>Divers</i>
Chandoline, Sion, décembre 1869	40 3 ½	Bonnet de soie noire	Robe en mi-laine grise Robe quadrillée blanche et lilas	
Soulalex, Orsières, octobre 1872	22	Bonnet noir	Jupe en cotonne grise	Pardessus en orléans noir
Vernamiège, novembre 1873	73		Habillement en drap du pays	
Saint-Maurice, avril 1874	48	Bérette blanche	Vêtements bruns	
Champlan, juin 1874	50		Pauvrement habillée extrêmement simple	
Vernamiège, juillet 1874	7	Chapeau couvert de toile noire	Jupe en grisette	
Lens, septembre 1874	35		Robe en indienne bleue	Tablier noir
Grône, décembre 1874	70	Chapeau large, couvert en noir	Robe en mi-laine rayée	Caracot en laine rousse Souliers d'homme Mouchoir en mi-laine rouge- violet Cavagne neuve

<i>Lieu et date de la disparition</i>	<i>Age</i>	<i>Chapeau</i>	<i>Vêtement</i>	<i>Divers</i>
Lens, avril 1877	40	Chapeau du pays	Robe en drap noir de ménage	
Salvan, août 1878	64	Chapeau large à la Valaisanne	Robe bleue en indienne avec manches	
Fully, août 1878	38  12 2 mois		Robe de cotonne noire, sans manches Robe en coutil Lange rouge	

Les descriptions d'hommes disparus ou retrouvés morts mentionnent la plupart du temps des paletots en drap noir ou roux, des pantalons en drap roux ou gris, en coton ou en grisette, avec parfois des raies.

## 2. Les débuts d'un déclin

Si ces vêtements paraissent bien différents de la mode nouvelle, celle-ci n'en commence pas moins à reléguer quelque peu le costume traditionnel dans une ombre qui ira en s'épaississant.

Le *Confédéré* du 30 août 1878 constate la disparition progressive du chapeau à la Valaisanne:

«Berne. – La jeunesse de l'Emmenthal a déclaré la guerre au beau sexe, c'est-à-dire à cette partie du beau sexe qui, méprisant le costume national, choisit dans le *Bazar* les coupes modernes. Ce coup d'épée dans l'eau ne rétablira pas l'ancienne mode, elle s'en va; le costume bernois disparaît, malgré tous les efforts pour le faire vivre, il est malcommode, laid, quand il est mal porté, et de plus fort coûteux. Il y a longtemps du reste qu'il est altéré, les tresses ont été coupées, vendues et remplacées par un chignon.

«Il en est à peu près de même dans notre canton du chapeau à la Valaisanne, sous lequel nous admirions les beaux yeux de nos contemporaines. Il disparaît».

Dans le Haut-Valais aussi, une évolution est constatée: «[...] in den guten alten Zeiten kleideten sich Personen ersten Ranges unseres Kantones, selbst ein Landshauptmann und seine Gemahlin an Werktagen mit Tuch, gesponnen aus eigener Wolle. Nur an Sonn- und Festtagen erkannte man an der Kleidung den Unterschied zwischen dem Staatsmann und dem Landmann. Eine Kleidung von Sammet, verbrämt mit Gold, vererbte sich von Vater auf Kinder und Kindes-  
kinder. Die edelste Tochter scheute sich nicht, die Kleidung von selbst-  
gesponnener Wolle zu tragen, ihr Bett war von selbstgesponnener  
Leinwand gedeckt. [...] Alles das ist anders geworden. Wie soll man  
heutzutage einem Frauenzimmer höhern Ranges zumuthen, dass es sich  
zur langweiligen Abendspinnerei herabwürdige. Wenn der Zufall sie in's  
Dachgewölbe führt, blickt sie mit Verachtung auf ein dort im Staube  
liegendes Spinnrad aus alter Zeit. Steht ja in einem Empfangsaal ein  
feinpolirter Flügel, viel hübscher als ein Spinnrad und wie schön sehen  
die zarten Finger, weiss wie Alabaster, aus auf den Tasten des Klaviers  
oder am Brodirtisch auf dem Schwarzen Sammet»<sup>94</sup>.

«Ehemals, bevor das vielgepriesene Touristenleben begonnen,  
kleideten sich die Berg- und Thalbewohner noch mit dem einfachen  
selbstverfertigten Landtuche...»<sup>95</sup>.

<sup>94</sup> *Walliser Bote* 1880, n° 4 du 24 janvier, p. 1. *Die Überschwemmungen*.

<sup>95</sup> *Ibidem* 1880, n° 7 du 14 février, p. 3.

## V

### La mode nouvelle

Il est absolument impossible d'imaginer l'aspect du costume traditionnel des Valaisannes par la simple lecture des annonces publicitaires des journaux. Il y a bien, à l'occasion, quelque annonce pour des rubans ou des draps du pays, mais on pourrait tout aussi bien en tirer un costume breton...

La publicité ne s'intéresse, en réalité, qu'à la *mode nouvelle*.

Il sera ici fait référence essentiellement à la presse d'expression française, car la question de la mode féminine est pratiquement absente de la presse haut-valaisanne (sauf de rarissimes annonces pour des journaux de mode comme le *Modenwelt* – «Keine Frauenzeitung erfreut sich einer grösseren Verbreitung und ist dabei trotz ihrer trefflichen Original-Abbildung so billig als die *Modenwelt*<sup>96</sup>, – ou l'*Illustrierte Frauen-Zeitung*, de Berlin, au prix prohibitif de 3 fr. 25 par trimestre, et qui offre un *Moden-Nummer* présentant des vêtements et des ouvrages divers à confectionner et un *Unterhaltungs-Nummer* composé d'articles et de diverses nouvelles<sup>97</sup>.

#### 1. La tentation de Paris

La presse n'a d'yeux que pour Paris. Il n'est de mode que de Paris.

Pour les commerçants et artisans valaisans, le fait d'avoir séjourné à Paris est une référence qu'ils ne manquent pas de relever dans leur publicité. Le 9 juin 1869, Marie Karlen annonce dans la *Gazette du Valais* qu'«ayant travaillé à Paris comme modiste, [elle] s'installe à Sion». (Articles de lingerie, vêtements d'enfants confectionnés, garnitures, chapeaux en tous genres, etc.)

Elie Coquoz, maître tailleur à Martigny-Ville et M. Germanier (qui ouvre à Sion, rue de Lausanne 10, en août 1879, une *Chemiserie parisienne*) se réclament aussi de leur formation à Paris<sup>98</sup>.

#### 2. Les journaux de mode

Les journaux de mode présentés par la presse viennent tous de Paris, sauf *La Saison* (éditée par B.-F. Haller, à Berne, journal illustré des Dames, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 16 de chaque mois, soit en édition simple à 2 fr. par trimestre et contenant en une année «2000 magni-

<sup>96</sup> *Ibidem* 1873, n° 30 du 26 juillet, p. 4.

<sup>97</sup> *Ibidem* 1877, n° 1 du 6 janvier, p. 4; n° 17 du 18 avril, p. 3, etc.

<sup>98</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 30 du 11 mars, p. 4; *Bulletin officiel* 1879, p. 442; *Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 70 du 27 août, p. 4.

fiques gravures noires représentant tout ce qui paraît de nouveau en fait d'objets de toilette, de petits ouvrages de Dames, avec un texte explicatif clair et précis, 200 patrons en grandeur naturelle et 4 dessins de broderies», soit en édition de luxe à 4 fr. par trimestre, port compris, contenant en plus 36 gravures coloriées par an)<sup>99</sup>.

Les revues de Paris: *L'Illustration de la Mode*, *Les Modes Vraies - Travail en Famille* (complément facultatif du *Musée des Familles*) et *La Gazette des Dames* paraissent mensuellement et offrent les rubriques habituelles du genre (gravures, modèles de confection, de lingerie, de coiffures, d'ouvrages de dames, patrons, tapisseries, broderies, crochet, tricot, bref «tout ce qu'on peut chercher en fait de toilette pour dames et enfants et une multitude de ces petits travaux de dames, que tout le monde aime à faire soi-même»)<sup>100</sup>.

Les questions culturelles ne sont pas absentes, car on propose aussi des chroniques sur les théâtres, les beaux-arts, la littérature, la musique, les «chefs-d'œuvre d'artistes modernes», des conseils médicaux, etc.

La participation active de la lectrice est même sollicitée par des rébus, charades, énigmes et autres «récréations intelligentes» révélant, à côté des «jeux et jardinages de salon» toute une petite vie familiale et sociale. Tout cela, évidemment, dans un esprit moral et de bon ton. Ainsi, *Les Modes Vraies - Travail en Famille* (déjà tout un programme en soi!) se présentent comme «le manuel de la mère de famille qui recherche l'économie et le bon goût, de la jeune femme qui veut être mise à la mode avec décence»<sup>101</sup>.

Le prix de l'abonnement annuel varie de 3 fr. à 9 fr. 50.

### 3. Catalogues, prospectus et publicités diverses

A côté de ces revues spécialisées, l'élégante peut se tenir à domicile au courant des dernières nouveautés de Paris, en consultant les catalogues et prospectus de la *Belle Jardinière*, du *Pont-Neuf*, de la *Paix* ou du *St-Thomas*.

«Qui ne connaît [demande le *Confédéré* du 28 mars 1879] les grands magasins du *Louvre* et du *Bon Marché*, à Paris? Leurs prospectus pénètrent jusque dans nos campagnes où ils vont chercher des clients nouveaux pour ces immenses établissements».

<sup>99</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1880, n° 11 du 7 février, p. 4; n° 99 du 11 décembre, p. 4, etc.

<sup>100</sup> Voir e.a. *Gazette du Valais* 1873, n° 69 du 11 juin, p. 4, n° 134 du 9 novembre, p. 4; *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 143 du 4 décembre, p. 4, n° 144 du 6 décembre, p. 4; 1879, n° 93 du 15 novembre, p. 3, n° 100 du 10 décembre, p. 4; 1880, n° 21 du 13 mars, p. 3, n° 80 du 6 octobre, p. 3, etc.

<sup>101</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1878, n° 143 du 4 décembre, p. 4.

D'après le même journal (qui croit «intéressant et utile de reproduire» un article de l'*Union libérale* de Neuchâtel), les grands magasins de Paris inondent le pays de leurs catalogues et de leurs prospectus. «Il n'y a pas beaucoup de ménages qui n'aient pas reçu de ces charmantes brochures roses, bleues, blanches, illustrées de gracieuses images. Décidément, les Parisiens sont des enjôleurs et connaissent admirablement la manière de séduire le sexe faible et le sexe fort. [...] Qui donc ne voudrait [...] [ressembler à ces beaux messieurs]? Et les dames donc! Car c'est sur nos femmes et nos filles que comptent surtout ces insidieux Parisiens; c'est à elles que sont adressés leurs petits livres; c'est pour elles qu'ils déploient toutes leurs séductions. Rien n'y manque: vêtements, chapeaux, chaussures, lingerie, meubles, etc.»<sup>102</sup>

Le catalogue de la *Maison du Pont-Neuf*, «la grande actualité de Paris», est envoyé gratis et franco<sup>103</sup> de même que celui des Grands Magasins de la Paix qui engage «vivement les Dames à ne pas décider leurs achats d'hiver avant d'avoir consulté cet important catalogue» illustré<sup>104</sup>. On peut ainsi commander au *Pont-Neuf* un «pardessus en drap, longue laine, triple épaisseur, col velours», pour 19 fr.; un «vêtement complet en drap, nouveauté à 31 fr.»; une «capote en drap, grosses frises, martingale ou ceinture à 30 fr.» ou un «pardessus pour enfant, en étoffe ratinée et bordée à 7 fr.»<sup>105</sup>

Les *Grands Magasins de St-Joseph* (rue de Montmartre 117) vous enverront des «rubans faille soie», des «ombrelles et en-cas glacé violet», des «ombrelles douairières extra, en satinette écrue, doublées et brodées» ou un éventail<sup>106</sup> reproduisant le Printemps de Cot: «sur l'escarpolette de verdure, un jeune homme et une jeune fille se balancent noblement entre un sourire et un rayon de soleil»<sup>107</sup>. Le catalogue de 1876 offre cachemires et draps de soie, tissus fantaisie, toiles et blancs de coton et étoffes légères en *Batiste*, *Grenadine*, *Indienne* et particulièrement en *Vichy* «tout à fait inédits»<sup>108</sup>.

Pour séduire les lectrices, le *Pont-Neuf* se donne la peine de composer un quatrain en vers:

«J'ai vu des merles blancs et d'aimables concierges,  
» Des huissiers complaisants et des danseuses vierges,  
» Mais je n'ai jamais vu ce qu'on voit au *Pont-Neuf*,  
» Donner pour vingt-neuf francs un costume en Elbeuf.»<sup>109</sup>

<sup>102</sup> *Confédéré* 1879, n° 43 du 24 octobre, p. 1.

<sup>103</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1880, n° 31 du 17 avril, p. 3.

<sup>104</sup> *Ibidem* 1876, n° 118 du 4 octobre, p. 4.

<sup>105</sup> *Ibidem* 1877, n° 130 du 2 novembre, p. 4.

<sup>106</sup> *La Nouvelle Gazette du Valais* du 9 mars 1877 rapporte qu'en 1875, le Japon a exporté 3 millions d'éventails (presque tous aux Etats-Unis), mais les journaux ne donnent pas d'information sur l'attrait de l'éventail en Valais.

<sup>107</sup> *Gazette du Valais* 1874, n° 59 du 17 mai, p. 4.

<sup>108</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 35 du 24 mars, p. 4.

<sup>109</sup> *Ibidem* 1879, n° 40 du 17 mai, p. 3.



Comment résisterait-on à la réclame intitulée *Actualités parisiennes* et signée Berthe de Polla, de la maison *Pygmalion* (rue de Rivoli 102), «une immense maison de nouveautés devenue le rendez-vous des femmes élégantes, [qui] offre en ce moment, à sa clientèle étrangère, les nouveautés les plus rares et les plus avantageuses»? Drap *Pygmalion*, *Soieries-grisailles* et *Poults de soie* fantaisie; étoffes légères et fantaisistes: le *Toscan*, les *Mohairs*, le *Yedo*, le *Neptune* «étalent leurs séductions printanières dans une gamme de prix qui répond à toutes les fortunes». [...] «Quant aux costumes confectionnés pour dames et enfants, comment dépeindre ces modèles simples ou riches, de 50 à 180 fr. en *Mohair* havane, *Broché* bleu, *Muguet* gris perle, d'une distinction extrême et garnis avec un goût artistique très pur? Ou encore cet adorable costume de faille *bronze*, avec volants, tablier et *fraise médicis* lisérés bleu ciel? Son prix est inférieur de moitié à celui des grandes couturières [*on ne semble donc pas encore être à l'ère des grands couturiers...*], et quelle grâce indescriptible dans sa coupe inédite»<sup>110</sup>.

#### 4. Parfumerie, cosmétique et bijoux

La publicité pour la parfumerie et les cosmétiques accompagne celle des vêtements:

«Choses de Paris. La parfumerie qui porte la marque de fabrique *A la reine des abeilles* n'avait nul besoin de la 1<sup>re</sup> médaille que lui a décernée l'Exposition de Vienne, pour affirmer un mérite proclamé par les Etrangères comme par les Parisiennes qui ont essayé ces merveilleux produits. Elles savent bien qu'on trouve *partout*, avec l'automne qui les rend si nécessaires, le savon de *Thridace*, de la *Maison Violet*, sans aucune causticité, dont la mousse laiteuse adoucit l'épiderme, ses parfums pour le mouchoir, l'*OpoPONAX* et le *Jockey-Club*; son Eau de toilette hygiénique et rafraîchissante; sa crème de beauté pour les teints délicats, et sa Poudre aux Lys de *Cachemire* qui rend transparent et nacré le visage le plus ingrat.»<sup>111</sup>

«Choses de Paris. En dépit de l'hiver, les *Brises de Violettes*, les *Brises de Mai*, l'*Ess-Bouquet*, embaument les salons en parfumant les mouchoirs. Les femmes, jalouses de l'éclat de leur teint, savent aussi que la *Crème de Beauté* de la maison Violet, lui communique une transparence idéale: velours le jour, lumière le soir. Elle y ajoute un souffle de cette fine poudre fine *Poudre [sic] au Lys de Cachemire*, d'une adhérence telle que la blancheteur qu'elle projette n'est pas un fard, mais un rayon. Répandue comme un voile impalpable sur le visage, qu'une légère onction de *Glycérine parfumée* préserve du contact atmosphérique, la *Poudre de Lys* en conserve et en renouvelle la beauté.»<sup>112</sup>

<sup>110</sup> *Gazette du Valais* 1873, n° 44 du 11 avril, p. 4.

<sup>111</sup> *Ibidem* 1873, n° 131 du 2 novembre, p. 4.

<sup>112</sup> *Ibidem* 1873, n° 152 du 21 décembre, p. 4.

Les «poils faciaux des dames sont éloignés par l'emploi de la poudre dépilatoire, nouvelle découverte, non vénéneuse et inoffensive, n'irritant pas la peau délicate. Pour la recevoir franco en lettre double, envoyer 4 fr. en timbres-poste suisses. Roemhild en Turingue, Pharmacie Jos. Rottmanner.»<sup>113</sup>

Il n'est pas possible, en lisant la presse, d'imaginer le genre des bijoux à la mode ou portés alors en Valais. E. Albrecht et J. Oehler, bijoutiers-orfèvres à Sion, proposent simplement des bagues, broches, boucles d'oreilles, chaînes et brisures, mais sans les décrire. En vue des cadeaux de fin d'année, J. Antille, à Sion, offre un «objet tout nouveau, soit une boîte renfermant 9 objets: un charmant collier avec sa croix, boucles d'oreilles, épingle, bagues, boutons de chemise et un dé». Mais on peut douter de la qualité de ces bijoux quand on sait que le tout ne revient qu'à 50 centimes!<sup>114</sup>

## 5. Coiffures

Aucune coiffeuse ne figure pour le Valais dans les recensements fédéraux. Mais les coiffeurs ne sont pas nombreux: on n'en compte que 10 en 1880 pour l'ensemble du canton.

Il est impossible, d'après la presse, de savoir dans quelle mesure les Valaisannes suivaient la mode d'alors des faux chignons. Les allusions à ce sujet sont rares. «On achète des cheveux de femmes longs», annonce-t-on dans le *Confédéré* du 22 avril 1869.

Les Sédunoises pouvaient trouver des postiches chez J. Werthmann, coiffeur (en 1873, à l'Hôtel de la Poste et en 1877 dans une maison voisine). En 1873, il se recommande pour tout genre d'ouvrage en cheveux, chignons, nattes, caches-peignes, anglaises, etc., perruques pour Messieurs et Dames, toupets d'après les plus nouveaux systèmes et réparations. Et il a «l'honneur d'informer le public qu'il vient de recevoir un assortiment complet de parfumerie fine de Paris»<sup>115</sup>. En 1876, il propose des postiches de tout genre et un assortiment de nattes<sup>116</sup>.

Jean Mosly, coiffeur à Martigny, fabrique des postiches, tels que nattes, chignons, boucles, et il «fait des nattes avec des démêlures depuis 4 fr. Commandes par écrit avec échantillons. – Prix très modérés»<sup>117</sup>.

<sup>113</sup> *Confédéré* 1881, n° 53 du 8 juillet, p. 4.

<sup>114</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876 du 20 décembre, p. 4.

<sup>115</sup> *Gazette du Valais* 1873, n° 40 du 4 avril, p. 4.

<sup>116</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 36 du 26 mars, p. 4.

<sup>117</sup> *Ibidem* 1877, n° 80 du 8 juillet, p. 4.

«Attention! Le soussigné prévient le public de Monthey qu'à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1878, il ouvrira un magasin de coiffeur avec un grand assortiment de parfumerie de 1<sup>re</sup> qualité. Spécialité pour Dames. – Coupes de cheveux, 20 centimes. Barbe, 10 centimes, André Criosy, coiffeur» <sup>118</sup>.

En juillet 1874, Jules Menabé, coiffeur à Saxon, a des démêlés, si l'on peut dire, avec M<sup>me</sup> Zahn, «de dernier domicile à Saxon, actuellement sans domicile connu dans le canton». La contestation porte sur le prix d'une natte livrée à M<sup>me</sup> Zahn. Celle-ci sera condamnée, par jugement contumacial, à payer le capital de 220 fr. plus le montant de 110 fr. 40 centimes, pour frais de procès <sup>119</sup>.

Les journaux ne nous renseignent pas non plus sur la façon dont les Valaisannes entretenaient leurs cheveux ou les coiffaient. On voit juste, dans la *Gazette du Valais* du 18 avril 1869, «M. Roza, professeur de *coiffures* [prévenir] les *Dames de Sion* qu'il se trouve en passage pour quelques semaines et se recommande[r] aux Dames qui désireraient le consulter pour l'hygiène de la tête ainsi que pour prendre des leçons de coiffure, chez M. Keller, coiffeur, rue de Lausanne, à Sion».

<sup>118</sup> *Ibidem* 1877, n° 135 du 14 novembre, p. 4.

<sup>119</sup> *Bulletin officiel* 1874, n° 30 du 24 juillet, p. 253 et 1875, n° 7 du 12 février, p. 53.

## VI

### La critique de la mode nouvelle et des produits de l'extérieur

Cette mode nouvelle, tant vantée par la publicité et qui semble faire de plus en plus d'adeptes, est cependant la cible de vives critiques et jamais elle ne suscite de commentaire favorable. Ces critiques sont fondées sur des arguments d'ordre économique, écologique (bien que ce mot n'apparaisse pas dans la décennie), esthétique, hygiénique, médical, même moral.

#### 1. Arguments économiques

Le goût de la mode nouvelle et la «tendance moderne» de regarder «ce qui vient du dehors [...] comme meilleur que ce que l'on peut avoir chez soi, à sa porte, et probablement au même prix»<sup>120</sup> a des conséquences néfastes pour l'économie.

#### *Mauvaise qualité*

Tout d'abord, les consommateurs sont souvent trompés sur la qualité des produits venus de l'extérieur: «Draps moisis et lustrés à neuf, toiles à fil plat où l'amidon remplace le tissu, souliers en cuir de rebut ou à semelle de carton, fonds de magasins provenant de soi-disant faillites et vendus par force, bijoux faux, marchandises exposées par de prétendus patriotes alsaciens expulsés par Bismarck, etc., etc., tout cela entremêlé de quelques objets d'honnête provenance pour chaperonner les trompe-l'œil. Voilà la manne offerte en pâture à nos ménagères et à nos filles. Ajoutez-y les importuns qui forcent l'entrée de votre domicile pour vous faire la faveur d'une occasion extraordinaire et écrémer les commandes que nos industriels attendent pour vivre; les modistes *fraîchement débarquées de Paris* avec un lot de rossignols agrémenté de quelques nouveautés; les filous à roulette, à fusils de tir sur des poupées, etc., et vous aurez passé en revue le gros de la bande pillarde qui spéculé sur notre ignorance et notre bêtise»<sup>121</sup>.

<sup>120</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 126 du 24 octobre, p. 3. Les citations tirées de ce numéro de la *Nouvelle Gazette du Valais* s'appliquent, en fait, à la réalité économique du canton de Fribourg. Le journal explique avoir extrait ces lignes d'un journal fribourgeois dont il dit approuver «entièrement la tendance et qui peuvent s'appliquer à certaines habitudes valaisannes».

<sup>121</sup> *Confédéré* 1878, n° 50 du 13 décembre, p. 1.

Le *Walliser Bote* du 8 septembre 1877 met en garde le public contre une «französische-jüdische Schwindlergesellschaft», die gedruckte Zettel austheilen «auf welchen in grossen Buchstaben *Orientalischer Krieg* geschrieben steht, – als dann wird vorgelogen, dass man diese Waare für ein Belgrader Haus mit 50 % Rabat ausverkaufe, welches dieselbe vor den Türken habe flüchten müssen, während doch Jedermann weiss, dass die Donau seit Monden vollständig abgesperrt ist. [...] Die baumwollenen Stoffe scheinen sehr stark zu sein, kommen aber diese mit Wasser in Berührung, so lässt Leim und Stärkemehl los und das Tuch gleicht einem Lumpen».

### *Dépenses superflues*

Autre danger de ces achats à l'extérieur: l'on se laisse entraîner à des dépenses superflues: «on croit toujours profiter d'une bonne occasion. Quand on est à Berne ou ailleurs, il semble que tout est bon marché ou meilleur marché»<sup>122</sup>.

### *Déséquilibre du budget familial*

Ensuite, l'on met en péril le budget familial: «aussi, que de récriminations dans les familles quand l'heure des traites arrive!»<sup>123</sup>

«Il faut que le goût des plaisirs coûteux, que la fréquentation des cafés, que les bals, spectacles, jolies toilettes et autres vanités n'absorbent pas le plus clair des gains du chef de famille. Il faut ouvrir moins de cabarets et moins de bréviaires du binocle», lit-on dans le *Villageois* en 1874<sup>124</sup>.

Les paroles prononcées contre la mode nouvelle, lors de l'assemblée du Landes-Frauenvereins à Pesth, en 1875, par M<sup>me</sup> de Veres, reçoivent l'approbation du *Confédéré* qui ne «peut s'empêcher de reconnaître que cette dame a raison»<sup>125</sup>: «Il y a maintenant une puissance invisible qui tyrannise le monde des dames et exige une dépense considérable d'argent, de temps et d'autres sacrifices; cette puissance s'appelle *la mode*, à laquelle souvent on rend hommage, même en négligeant les convenances; car celui qui aurait encore le courage de s'y opposer, risquerait d'être montré au doigt. Ce mal éprouve principalement les familles qui appartiennent à la bonne société, mais qui cependant n'ont que peu ou point de fortune et qui ont quelquefois plusieurs jeunes filles à élever.»

Le goût de la mode nouvelle et les achats à l'extérieur ont des répercussions sur plusieurs secteurs de l'économie: agriculture, artisanat, commerce local, balance des paiements.

<sup>122</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 126 du 24 octobre, p. 3.

<sup>123</sup> *Confédéré* 1878, n° 36 du 6 septembre, p. 1.

<sup>124</sup> *Le Villageois* 1874, nos 21-22, p. 167.

<sup>125</sup> *Confédéré* 1875, n° 69 du 29 août, p. 3.

### *Répercussions sur l'agriculture*

Pour Ch. Guyaz, le goût du luxe est une des causes de la crise actuelle de l'agriculture, à côté du taux trop élevé de l'argent, de la mauvaise culture, de la cherté de la main-d'œuvre, de l'émigration dans les villes et de l'abus des boissons spiritueuses ou alcooliques: «Le luxe a déjà causé la ruine de bien des familles, mais il a pris une telle extension ces dernières années, que bientôt il ne faudra pas s'étonner de rencontrer des paysannes, allant aux champs, en robe de soie, gantées et des fleurs au chapeau, triste contraste avec les fleurs naturelles... [...] pour être un bon agronome, point n'est besoin de ces habits de drap, tout à fait inutiles pour nous. [...] Au lieu de suivre les modes de Paris et d'autres, procurons-nous les instruments agricoles à la mode, c'est-à-dire ceux qui économisent le temps, tout en perfectionnant le travail; or, comme le temps c'est de l'argent, par ce moyen on réalise une véritable économie»<sup>126</sup>.

### *Répercussions sur l'artisanat et le commerce local*

Artisanat et commerce local sont aussi les victimes de la mode nouvelle. «La facilité des communications, résultat de l'établissement des chemins de fer, a créé une concurrence incessante et redoutable pour certaines professions et pour certains genres de commerce»<sup>127</sup>.

«Si nous abordions le thème des artisans de toute sorte, tailleurs, tailleuses, cordonniers, etc., le sujet ne serait pas moins intéressant à élucider. S'imagine-t-on bien quelles sommes énormes sont annuellement envoyées à Paris ou dans d'autres villes pour être habillé à la dernière mode? Ici la faute, nous disons le mot, est d'autant plus grave que la main-d'œuvre est tout bénéfice, et que ce bénéfice est fait par des ouvriers ou ouvrières étrangers. Nous entendons ce que l'on va nous dire, et peut-être nous écrira-t-on à cet égard bien des plaintes. Les reproches adressés à nos artisans ne sont probablement pas sans fondement. Ils ne travaillent pas avec assez de goût, ils travaillent assez chèrement, ils sont assez exigeants, insoumis quand ils croient avoir quelques petits mérites, et ne veulent accepter aucune observation, etc., etc. Ce n'est pas à nous à répondre à ces petits reproches qui servent d'excuses plus ou moins bonnes. Mais nous pensons que les artisans sont partout les mêmes. Si ceux de Fribourg ont des défauts, il serait absurde de penser que celui qui s'adresse à l'artisan étranger est toujours satisfait. Pourra-t-il aussi facilement obtenir des rectifications, des améliorations, quand l'ouvrage arrive tout fait de Paris? Il faut l'accepter et payer quand même».

<sup>126</sup> *Ibidem* 1880, n° 31 du 30 juillet, p. 2.

<sup>127</sup> *Ibidem* 1878, n° 36 du 6 septembre, p. 1.

«Les cordonniers sont exposés à une concurrence faite sous une autre forme, il est vrai, par les magasins de chaussures confectionnées. Ainsi, nous voyons périlcliter des états qui jusqu'ici avaient prospéré et donné du travail à une partie notable de la population des petites villes»<sup>128</sup>.

D'autre part, les achats à l'extérieur sont préjudiciables au commerce local, de même que les achats effectués auprès de colporteurs. L'argent part dans d'autres caisses que celles du commerce de l'endroit. De plus, on voit se dessiner une mentalité néfaste pour le commerçant local: «Payer comptant des marchandises chez le négociant du village n'est guère dans nos habitudes; payer comptant ou par billet à ordre des objets démodés, détestables comme qualité, mais recouverts d'un vernis trompeur, devient la règle quand on a à faire à certains chevaliers d'industrie. Le bon genre exige que l'on montre qu'on a du crédit en faisant attendre le marchand du coin et de l'argent comptant pour acheter du colporteur»<sup>129</sup>.

### *Répercussions sur la balance des paiements*

Enfin, acheter à l'étranger ou de l'étranger compromet la balance des paiements du canton: «Il est urgent que l'on mette un frein à ces dépenses exagérées, à ces achats coûteux de superfluités élégantes qui, sans valeur autre que celle que leur donne la mode ou la fantaisie, occasionnent une énorme exportation de numéraire. Sous ce rapport, il y a lieu à changer complètement nos habitudes et à nous réformer absolument. [...] Le luxe a pris en Valais des développements inouïs: il n'y a rien d'assez beau, d'assez élégant, de trop cher pour nous. Or nos fortunes modestes ne comportent point de telles dépenses et il en résulte une sortie de numéraire qui ne trouve pas son correspectif [*sic*] dans l'arrivée de tous ces colis de superfluités»<sup>130</sup>.

Le *Rapport de gestion du Conseil d'Etat* pour 1874 donne les chiffres du mouvement commercial par la ligne du chemin de fer (sans ceux du trafic «par les nombreux passages de montagne»). Ce bilan fait présumer et craindre au gouvernement que «l'importation ne dépasse notablement l'exportation et que nous ne soyons dès lors financièrement tributaires de l'étranger, abstraction faite des fortes sommes d'argent que les émigrants de chaque année emportent avec eux.

» Ces appréhensions seules [conclut le chef du Département de l'intérieur] doivent suffire pour nous encourager tous à combattre le luxe qui, selon les rapports de quelques préfets, fait de grands progrès et pénètre même, au préjudice de la production indigène, jusque dans les

<sup>128</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 126 du 24 octobre, p. 3.

<sup>129</sup> *Confédéré* 1878, n° 50 du 13 décembre, p. 1.

<sup>130</sup> *Gazette du Valais* 1871, n° 56 du 12 mai, p. 1.

hameaux les plus reculés. Il y a tendance manifeste et irréfléchie à adopter les modes nouvelles, et elle est certainement due en partie à la circonstance que les marchands ambulants et colporteurs parcourent aujourd'hui en grand nombre nos villes, bourgs et villages»<sup>131</sup>.

Le 24 octobre 1879, le *Confédéré* croit «intéressant et utile» de reproduire un article tiré de l'*Union libérale*, de Neuchâtel, où l'on déplore de voir tant d'argent quitter le pays. Cette question a été discutée dans la dernière réunion de la Société suisse d'utilité publique à Berne.

## 2. Arguments écologiques

L'on s'en prend aux dégâts causés à la faune par les caprices de la mode féminine. Ainsi, l'on se plaint dans les Grisons de la destruction des marmottes par les braconniers «qui enfument ces malheureux animaux. On cite même qu'en un seul jour, il en a été capturé quatre-vingts. C'est la fourrure de la marmotte qui est recherchée, elle est devenue tout à coup à la mode et on voit chez les pelletiers des parures complètes faites avec la dépouille de ce malheureux petit animal auquel la nature a refusé les moyens de se défendre»<sup>132</sup>.

Sous le titre *Pitié pour les petits oiseaux*, un article paru le 20 novembre 1878 dans la *Nouvelle Gazette du Valais* fait part du cri de protestation du docteur Karl Russ, dans un journal allemand, contre la mode actuelle qui menace d'extermination plusieurs races de charmants petits oiseaux: «Il y a trois semaines, je lisais dans un journal de Leipzig une annonce par laquelle une maison de cette ville fait connaître qu'elle a reçu 32 000 colibris empaillés et plusieurs centaines de mille d'autres oiseaux destinés à l'ornement des chapeaux de dames. Déjà il y a quelques années les Allemandes s'ingénierent à porter sur leur tête des pinsons, des bouvreuils, des mésanges et d'autres oiseaux indigènes; cette barbarie provoqua un *tolle* général dans la presse et prit bientôt fin.

» Aujourd'hui, nos femmes et nos filles n'ont plus les mêmes scrupules, parce que les hécatombes des pauvres petits êtres ailés que provoque leur caprice se passent dans les pays lointains. Mais voilà que le journal *The Land and Water* nous apprend que les négresses de l'Afrique et de l'Amérique copient nos modes, décorent depuis quelque temps leurs coiffures de colibris et autres oiseaux au plumage brillant. De la sorte, on peut prévoir l'extermination complète de ces charmants enfants de l'air»<sup>133</sup>.

<sup>131</sup> *Rapport de gestion du Conseil d'Etat pour 1874*, Département de l'intérieur, pp. 67-68.

<sup>132</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 84 du 15 octobre, p. 3.

<sup>133</sup> *Ibidem* 1878, n° 137 du 20 novembre, p. 3. Qu'aura pensé l'auteur de cet article s'il a lu dans la *Nouvelle Gazette du Valais* du 28 août 1880 qu'au temps d'Homère, «les femmes portaient dans leurs coiffures des cigales vivantes, fixées aux cheveux avec une longue épingle»?



### 3. Arguments esthétiques

Une autre critique est faite à la mode nouvelle: elle ridiculise les femmes et elle est contraire au naturel et au bon goût <sup>134</sup>. Alors que la publicité exalte la mode de Paris, il est intéressant de constater que celle-ci, dans la presse valaisanne, est constamment moquée et ridiculisée. L'esthétique ne s'accommode pas de ces excentricités. On s'en prend surtout au côté artificiel et faux de la mode nouvelle que l'on oppose à un idéal de simplicité et de naturel.

La presse réproouve la crinoline qui «convertit la femme en ballon» <sup>135</sup>. On se moque de la vieille fille de la *Matte* qui tua un jour toutes ses poules afin d'obtenir tous les cocons en même temps et de se procurer, par ce moyen, «une crinoline à la Duchesse avec un attrait irrésistible pour les jolis garçons du quartier» <sup>136</sup>.

Le *Confédéré* du 11 juin 1874 publie un texte sur les pensions de demoiselles où l'auteur constate que «tout cela» «s'allonge par les deux bouts en bravant les entorses et les congestions du cervelet; se renfle la région charnue au moyen de nœuds, de rubans, de ballons et d'appendices auxquels il ne manque plus qu'une cloche pour appeler les passants. [...] Ce qui doit étonner, avec une semblable éducation féminine, ce n'est pas que plusieurs de ces poupées de salon restent pour compte, sous le nom de rossignols, à leurs parents désolés; c'est qu'il se rencontre encore de jeunes imbéciles capables de préférer ces ruineuses sensitives doublées d'appendices frauduleux et d'organes frelatés, à de vraies femmes de chair et de bon sens, telles que les champs en produisent encore».

Y., qui envoie une correspondance au *Confédéré* sur le Carnaval de Monthey de 1875, écrit que: «La *mode nouvelle*, ornée de ses ridicules finferluches [*sic*] et de ses ridicules exagérations était richement et très comme il faut représentée» <sup>137</sup>.

<sup>134</sup> Si la mode nouvelle ridiculise les femmes, d'après Candide FRANCHISE écrivant dans *l'Ami du peuple* (1879, n° 51 du 14 décembre, p. 3), elle fait perdre un peu de leur prestige aux députés du Grand Conseil: «la bigarrure des physionomies s'étend sur les costumes. Il y a des habits de toutes les couleurs, de toutes les formes et de toutes les coupes. Quelquefois on serait tenté de prendre Messieurs les députés pour des commis-voyageurs de modes. Quand le député avait le chapeau à *claque* et l'épée au côté, il était entouré de plus de dignité et de plus de majesté et imposait plus de respect que maintenant. A coup sûr, les huissiers en livrée font souvent meilleure impression que les députés. On a par trop démocratisé l'autorité, on l'a rendue trop *civile*; aussi on la méprise volontiers». Dans le feuilleton *Une soirée prussienne à Strasbourg*, il est rapporté que les toilettes des dames «naturellement étaient d'un goût impossible, plus impossible, s'il est possible, que leurs airs tudesques et leurs raides tournures» ...mais ici, la critique est sans doute motivée par les sentiments antiprussiens de l'auteur. (*Gazette du Valais* 1872, n° 14 du 2 février, p. 2.)

<sup>135</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 41 du 6 avril, p. 2.

<sup>136</sup> *Le Villageois* 1872, n° 6, p. 80.

<sup>137</sup> *Confédéré* 1875, n° 16 du 25 février, p. 3.

L'auteur d'un article sur l'organisation des écoles primaires, en 1873, dans le *Villageois*, prône la «défense rigoureuse de la pipe et de tous les fanfreluches»<sup>138</sup>.

Alexandre de Torrenté déplore de voir le «froufrou traître et le flaflas [*sic*], le similor [*sic*] et l'article Nürenberg [l'emporter] en tout et partout sur le fond et sur l'or natif et véritable», et la «singerie [étendre] son empire, sur tous les points du monde, avec un succès admirable». Il voit dans le «charlatanisme moderne» une «burlesque et absurde imitation des hautes excentricités du siècle qui précéda l'ère de la renaissance des lettres et des beaux-arts»<sup>139</sup>.

La coiffure des dames, que ce soit leur couvre-chef ou leur chevelure, soulève les quolibets.

Parfois, on se contente de bons mots, comme celui-ci: «Une dame demandait une fois au fameux Talleyrand un mot qui rimât avec *coiffe*. Talleyrand répondit qu'il n'y en avait pas, parce que les coiffures des dames n'avaient *ni rime ni raison*. C'est encore à peu près vrai aujourd'hui»<sup>140</sup>.

Le *Villageois* donne une description peu complaisante des chapeaux à la dernière mode: «Prenez un morceau de paille tressée, asseyez-vous dessus, n'importe comment, relevez-vous, mettez le morceau de paille sur une tête féminine et vous aurez quelque chose qui ressemblera à s'y méprendre à la dernière forme consacrée par la mode de Paris. Ce n'est pas nous, petit villageois, mais c'est un Parisien autorisé, *Pierre Véron*, qui illustre de cette manière quelque peu brutale les délicieux chapeaux cloches melon à la Don Quichotte, fort en honneur dans le centre des lumières, en pleine exposition universelle!»<sup>141</sup>

Les lecteurs du *Walliser Bote* du 29 novembre 1879 se seront certainement amusés de l'anecdote rapportée par un journal de New York sur un homme myope qui mit par erreur le chapeau neuf de sa femme dans un vase d'eau fraîche, car il l'avait pris pour un bouquet de fleurs: «Als seine Gattin [...] das Bouquet sah, stiess sie einen Entsetzensschrei aus und wurde sofort ohnmächtig».

L'inconstance féminine est mise en évidence même dans des articles qui n'ont rien à voir avec la mode. Par exemple, lorsqu'en juin 1879, la *Nouvelle Gazette du Valais* publie un texte en faveur du percement du Simplon, l'auteur oppose au problème que cela poserait en favorisant la concurrence des vins italiens, le fait que le public a ses habitudes. «Il lui paraît, en outre, assez connu que les goûts séculaires d'un peuple ne se transforment pas aussi facilement que les kèpis, les tuniques et les chapeaux du beau sexe»<sup>142</sup>.

<sup>138</sup> *Le Villageois* 1873, n° 4, p. 39.

<sup>139</sup> *Ibidem* 1878, n°s 21-22 du 15 novembre, pp. 172-173.

<sup>140</sup> *L'Ami du peuple* 1880, n° 3 du 18 janvier, p. 4.

<sup>141</sup> *Le Villageois* 1878, n°s 21-22, pp. 172-173.

<sup>142</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 50 du 21 juin, p. 2.

Plus rien ne doit étonner, en matière d'excentricité féminine.

Le *Walliser Bote* fait allusion à un congrès tenu en Amérique de «*rebellischen Weibern*» qui ont décidé de supprimer les vêtements féminins et de porter des pantalons d'hommes, «*das sei gesünder*». «*Freilich [commente le journal], wenn man die Vogelnester sieht, welche die Weiber auf den Köpfen tragen, so ist das alles als möglich anzusehen*»<sup>143</sup>.

Au reste, la mode nouvelle ne convient pas aux physionomies des Valaisannes: «*Paris coiffe maintenant les jeunes filles de la capitale du Valais, et je dois avouer, au risque de passer pour un grossier, que Paris les coiffe très mal. Leur figure rose et ronde n'est point faite pour les chapeaux aux formes extravagantes. Ils leur donnent l'air dépaycé d'une villageoise des bords du Léman sous une ombrelle chinoise. Je regardais défiler avec un véritable sentiment de regret toute cette belle et saine jeunesse qui s'attife si ridiculement d'après la *Mode illustrée*.*»<sup>144</sup>

De son séjour aux Mayens de Sion, Eugène Rambert rapporte une vision différente, publiée dans la *Nouvelle Gazette du Valais* du 16 juin 1875, et où il célèbre la simplicité et le naturel des Sédunoises. Il dit à sa sœur: «*Cette société de Sion est charmante. Je ne parle pas de la beauté, on sait assez combien le sang est beau dans les bonnes familles valaisannes, je parle de l'amabilité. Peut-être dans un salon pourrait-on trouver réunis plus de talents réels ou d'agréments, plus de ressources d'esprit et de conversation; il n'en manquait pas, toutefois; bien au contraire; mais ce qui appartient en propre à la société sédunoise, ce que je n'ai vu nulle part ailleurs poussé plus loin, c'est le naturel. Point de petites manières, point de fausses coquetteries, point de marchandements [sic], ni d'embarras, point de compliments inutiles; mais une politesse juste dans sa simplicité et un abandon toujours gracieux.*

» Je veux te dire à l'oreille une chose que j'ai observée. Il y avait là, par hasard, quatre ou cinq jeunes personnes venant des grandes villes de la plaine, Lausanne, Genève, Paris, peut-être; qui sait? Elles m'ont paru très aimables et très sensibles au charme d'une réception toute cordiale; mais elles avaient toutes des robes de couleur fausse, tandis que dans les cercles des jeunes filles du pays, il n'y avait pas une robe dont la couleur ne fût franche. Je parie que tu as aussi des robes de couleur fausse. Puisque c'est la mode, il faut bien qu'on en ait. Mais si tu m'en crois, tu ne les mettras pas quand tu iras manger la raclette aux mayens de Sion. Certains verts ou certains bleus qui ne choquent point l'œil dans une rue populeuse, où se coudoient les toilettes, sont d'un effet moins heureux sur la mousse ou les feuilles mortes, au pied des clairs mélèzes»<sup>145</sup>.

<sup>143</sup> *Walliser Bote* 1876, n° 43 du 21 octobre, p. 1.

<sup>144</sup> *Gazette du Valais* 1872, n° 109 du 20 septembre, p. 1 (voir note 83).

<sup>145</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1875, n° 70 du 16 juin, p. 2, extrait du feuilleton *De Schwytz à Schwytz par Sion, Notes de voyage – A ma sœur, Madame \*\*\**, d'Eugène RAMBERT.

Le chroniqueur du *Confédéré* du 29 août 1875 jette un coup d'œil ironique «sur la plupart des nouvelles coiffures portées par les femmes d'à présent. Cet entassement de rubans et de fleurs sur leurs têtes ressemble plutôt à un édifice ou à un déguisement et il n'a qu'un seul avantage, c'est celui d'avoir remplacé les précédents et énormes chignons. Absurdes sont aussi ces espèces de couvercles qu'on ne peut nommer ni chapeaux ni bonnets et que les dames placent au sommet de leur occiput, ce qui les fait ressembler à des étudiants en goguette».

Dans l'article sur le Carnaval de Monthey, en février 1873, il est question de la foule «frémillante de joie et de franc bonheur», mais aussi des balcons et des croisées «ornés de jolies têtes, flanquées de laids chignons»<sup>146</sup>.

L'usage des faux cheveux et des faux chignons rencontre la réprobation la plus forte.

La *Nouvelle Gazette du Valais* explique l'origine du mot chignon dans un article intitulé *L'usage peu esthétique du chignon*. (Le journal précise que «c'est en ces termes qu'un orateur du Parlement allemand, M. Delbrück, répondant au prince de Bismarck, a parlé ces jours derniers de l'appendice qui s'ajoute à la coiffure du beau sexe. Il s'agissait, on se le rappelle, d'un impôt sur l'introduction des cheveux, qui figure au projet de tarif douanier présenté par le gouvernement allemand».): «On sait que *chignon* dérive de chaînon. Il indique le derrière du cou où les vertèbres cervicales forment une espèce de chaîne. Quand on recevait quelqu'un chevalier de l'ordre de St-Michel, celui qui le recevait tirait son épée et donnait un coup du plat sur le chignon du récipiendaire. Par extension, on a appelé *chignon* la partie de la coiffure des femmes formée par les cheveux roulés sur le derrière de la tête. Cette expression n'est pas nouvelle. Voltaire disait:

» Un petit peigne de diamants,

» De son *chignon* surmontait la parure.

» Ce qui est nouveau et ce qui appartient à notre époque, c'est le *chignon* devenu monumental par l'emploi des faux cheveux»<sup>147</sup>.

Cet usage est devenu bien important, puisque, commente le même journal, le commerce des cheveux «figure dans le tarif douanier des grands Etats».

Pour lutter contre la mode des faux cheveux, la presse utilise le plus souvent l'ironie. C'est ainsi qu'un *amateur patenté* qui s'insurge contre les nouvelles chopes fédérales (qui ont extérieurement les mêmes dimensions que les anciennes chopes soit 37 ½ cl, mais ne peuvent contenir que 2 dl) conclut son article en écrivant: «Au fait, ce n'est pas plus absurde d'avoir de fausses chopes que de faux mollets, de fausses moustaches, de faux chignons, de faux... mais je m'arrête. – Il est sage de savoir s'arrêter à temps»<sup>148</sup>.

<sup>146</sup> *Gazette du Valais* 1873, n° 26 du 2 mars, p. 3.

<sup>147</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 47 du 11 juin, p. 3.

<sup>148</sup> *Confédéré* 1877, n° 21 du 25 mai, pp. 2-3.

En avril 1880, l'*Ami du peuple* a ce commentaire désabusé: «Tout est faux en ce siècle; nous avons déjà les fausses dents, les faux cheveux, les faux principes, et voici maintenant le faux or!»<sup>149</sup>

Le compte rendu d'une réunion tenue à Belleville où Alfred Naquet a parlé en faveur du divorce fait allusion aux chignons dans un contexte sarcastique: «Un certain nombre de dames émancipées et d'aimables bas bleus, affranchis des liens serviles du mariage, ornaient de leurs chignons, de leur grâce et de leurs sourires enchanteurs, cette réunion où le prolétariat dominait»<sup>150</sup>.

Les faux cheveux, comme les crinolines et les chapeaux, sont ridiculisés dans des anecdotes humoristiques.

A une dame qui se plaint de ce que son coiffeur ait mis trois quarts d'heure à lui crêper les cheveux, on répond: «Qu'est-ce que cela vous faisait? [...] vous pouviez aller vous promener pendant ce temps-là»<sup>151</sup>.

On raconte l'incident d'une nacelle à aubes immobilisée dans l'obscurité par une fausse natte qui est tombée et s'est prise dans les roues sous le titre: *Naufrage sur le lac romantique de la Grotte aux Fées*<sup>152</sup>.

Lorsqu'on signale qu'en Amérique, pays des découvertes, on a réussi à «travailler avec un grand succès une plante ligneuse, qui remplace à s'y tromper les faux cheveux et à laquelle on a donné le nom de *Soaproot*» on espère que cette découverte, déjà répandue en Irlande, gagnera «le continent européen, où elle ne peut manquer d'apporter du soulagement dans les dépenses de beaucoup de ménages, car on sait ce que coûte un chignon, si modeste qu'il soit». Puis on relève «l'étrange inconvénient» de cette «nouvelle plante capillaire»: c'est qu'à Sacramento un cheval a dévoré le chignon d'une dame. «L'événement a fait sensation, et les dames de Sacramento évitent avec soin le voisinage des herbivores»<sup>153</sup>.

#### 4. Arguments hygiéniques

Mais il n'y a pas que le ridicule qui tue. La presse essaie de susciter le dégoût des lectrices, en montrant la saleté, le manque d'hygiène des faux cheveux.

«Les dames oseront-elles encore porter de fausses nattes quand M. Maxime du Camp leur aura appris leur histoire? [...] Tous les cheveux achetés sur des têtes douteuses, ramassés un peu partout,

<sup>149</sup> *L'Ami du peuple* 1880, n° 16 du 18 avril, p. 4.

<sup>150</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 88 du 26 juillet, p. 3.

<sup>151</sup> *Ibidem* 1879, n° 26 du 29 mars, p. 3.

<sup>152</sup> *Gazette du Valais* 1872, n° 75 du 29 juin, p. 3.

<sup>153</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1879, n° 47 du 11 juin, p. 3.

arrachés au démêloir, jetés à la borne et piqués par le crochet du chiffonnier, comme ceux coupés sur les condamnés<sup>154</sup>, à la morgue ou dans les hôpitaux, sont assemblés d'après les nuances, etc., envoyés à Sainte-Pélagie, où des détenus passent la journée à les fixer sur un fil de soie»<sup>155</sup>.

«On ne peut pas se douter de l'ingéniosité à laquelle est arrivée aujourd'hui à Paris l'industrie des cheveux artificiels.» Comme beaucoup de femmes ont entendu dire que «les postiches provenaient souvent des hôpitaux et autres endroits peu souriants», on satisfait leur désir d'acheter «la toison sur pied, ou plutôt sur tête», en organisant une séance où une Bretonne en costume national se fait couper sa chevelure devant la cliente. Evidemment, la chevelure fausse avait été fixée sur la tête de la Bretonne «laquelle est ordinairement née native de Belleville»<sup>156</sup>.

En Suisse aussi, les faux cheveux créent des problèmes. Ainsi, «au dernier marché de Lenzbourg, on a découvert que les *matelotes* de beurre de quelques revendeuses contenaient des chignons (!), des pommes de terre écrasées et des raves. Industrie moderne!»<sup>157</sup>

Parfois, les arguments d'ordre hygiénique contre la mode nouvelle rejoignent les arguments d'ordre médical.

En automne 1878, un arrêté de la municipalité de Prague provoque des commentaires dans la presse valaisanne: «*considérant*, dit l'arrêté, *que les robes à traîne soulèvent dans les rues des poussières nuisibles à la santé publique, le port de ces robes est interdit sur la voie publique.*

» Les dames de Prague ont eu beau crier à la tyrannie, la municipalité a tenu bon, et elles sont condamnées à ne plus se montrer en public avec des robes à longues queues»<sup>158</sup>. D'après le *Confédéré*, cet arrêté a suscité bien des plaisanteries.

Dans la *Nouvelle Gazette du Valais* du 27 septembre 1878, un correspondant qui signe X fait allusion à l'arrêté de la ville de Prague, mais au lieu de voir dans les robes à traîne un danger pour la santé publique, il suggère ironiquement, au vu de la malpropreté des rues de Sion, une utilisation originale de ces robes: «A Dieu ne plaise [...] que notre conseil s'inspire de cette décision [de Prague] pour déclarer à son tour la guerre à cet ornement du vêtement des dames, car en le faisant, il se priverait – pour aussi longtemps du moins que durera le *statu quo* en matière de propreté – d'un balai de parachèvement dont les services pour être sans doute rarement constatés n'en sont pas moins précieux.»

<sup>154</sup> D'après AZELINE, dans son récit de 1874 *Par monts et vaux* (p. 108), M. Dufaure, ministre de la justice en France, vient de décider qu'on ne raserait plus la chevelure qu'aux femmes condamnées à plus de cinq ans de prison.

<sup>155</sup> *Gazette du Valais* 1872, n° 92 du 9 août, p. 4.

<sup>156</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 54 du 7 mai, p. 3.

<sup>157</sup> *L'Ami du peuple* 1880, n° 48 du 28 novembre, p. 3.

<sup>158</sup> *Confédéré* 1878, n° 41 du 11 octobre, p. 3.

(Déjà en 1875, Alexandre de Torrenté évoquait les robes trainantes des Sédunoises et la saleté des rues: «L'hiver s'annonce pluvieux et tout présage que les robes trainantes ne suffiront pas pour suppléer à l'office du balai municipal. Le moment est donc venu de mettre en vigueur les règlements de police intérieure et d'y tenir la main par un contrôle journalier et efficace») <sup>159</sup>.

## 5. Arguments médicaux

Les arguments d'ordre médical concernent les tissus, les faux cheveux et les corsets.

Certains tissus sont dangereux parce que de l'arsenic entre dans la composition de leur teinture.

La *Gazette du Valais* reproduit une mise en garde de M. Bischoff, professeur de chimie à Lausanne, contre les couleurs contenant de l'arsenic et servant à teindre les tissus (3,9 g par mètre carré). «Or, si l'on compte qu'il en faut 8 à 10 m pour une robe, on trouve qu'une dame habillée de cette étoffe porte sur elle 30 à 40 g d'arsenic, c'est-à-dire de quoi tuer plus d'une centaine de personnes.» (La couleur se détache du tissu sous forme de poussière entrant dans l'organisme par les voies respiratoires.) <sup>160</sup>

Un article du *Petit-Genevois* est cité par la *Nouvelle Gazette du Valais* du 23 mars 1877: il met en garde contre les dangers des étoffes et papiers colorés en vert au moyen de couleurs arsénicales qui provoquent des éruptions rebelles et douloureuses, des empoisonnements, etc. «En général, la couleur est appliquée très superficiellement sur la tarlatane dont est faite la robe de bal, peu à peu, elle se détache pendant la danse et arrive à former autour de la danseuse à robe verte un vrai nuage empoisonné. Ainsi, lecteurs et belles lectrices, gardez-vous des étoffes vertes.»

La revue publiée par l'*Office de santé* met en garde contre la vente d'étoffes «de coton imprimées en couleur bleue, rose et grise qui contiennent de fortes doses d'arsenic» <sup>161</sup>.

Le phénomène n'est pas propre à la Suisse, puisque le *Confédéré* du 31 décembre 1880 rapporte qu'«une jeune fille s'étant trouvée gravement malade après un bal, à Bernbourg, en Allemagne, le médecin a constaté un empoisonnement par un costume en tarlatane verte. A la suite de cette découverte, la police a fait analyser pareille étoffe, provenant de divers magasins, et partout on a constaté une assez forte proportion d'arsenic».

<sup>159</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1875, n° 132 du 17 novembre, p. 2.

<sup>160</sup> *Gazette du Valais* 1873, n° 19 du 14 février, p. 2.

<sup>161</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 140 du 25 novembre, p. 3.

Pour rassurer les lectrices et futures clientes, le pharmacien Gensch, de Brigue, précise que les teintures qu'il vend pour teindre soi-même les tissus sont des «giftfreien Farben»<sup>162</sup>.

Autre danger pour la santé: les parasites des faux cheveux: «L'usage des faux cheveux dans les chignons des dames, introduit il y a plusieurs années, a contribué à la propagation d'un nouvel insecte parasite, auquel on a donné le nom de *Grégarine* [...] [qui peut provoquer, en pénétrant dans l'organisme humain, diverses maladies, affections du cœur, surtout valvulaires, maladies de Bright, affections pulmonaires, etc.]. Dans un bal où se trouvent 50 dames, il y a 45 millions de ces corpuscules mis en liberté [...] il faut abolir les coiffures en faux cheveux qui proviennent souvent de gens malpropres»<sup>163</sup>.

En 1879, à Saint-Gall, le Dr Müller, de St. Fiden (Gossau), fait une conférence sur les soins pour la santé où il condamne très sévèrement «den Luxus der Frauen und Jungfrauen, welche ganze Fuder falscher Haare auf dem Kopfe tragen, welche die nöthige Ausdünstung verhindern und den Ansteckungskeim verschiedener Krankheiten bilden»<sup>164</sup>.

Il faut reconnaître que le chignon peut aussi sauver la vie d'une femme... mais il est vrai que les circonstances sont un peu particulières: un monteur de boîtes de Noirmont a donné un coup de hache sur la tête de sa femme, à la suite d'une dispute. «Sans son chignon, le coup l'aurait frappée mortellement. On ne contestera plus désormais l'utilité de cet agrément féminin.»<sup>165</sup>

Autre accessoire condamné par des raisons d'ordre médical: le corset.

Lors de sa conférence de 1879 à Saint-Gall, le Dr Müller condamne aussi «die Schnürleiber, die engen, kleinen Schuhe und die Strumpfbänder der noblen Damenwelt, welch'letztere meistens die Ursache der Krampfadern und viel anderer Uebel bilden»<sup>166</sup>.

Sous le titre *A l'eau les corsets!* le Dr Niemeyer «publie un avis que nous [le *Villageois*] recommandons à la lecture des mères en particulier. Voici le résumé de cet article: le corset exerce des ravages bien connus, mais la mode a plus d'empire que la raison. Franchement parlant, l'Europe civilisée est, sous bien des rapports, plus extravagante que les Peaux-Rouges et les Chinois. Ce que le soulier trop petit cause de mal au pied, le corset le cause de la même manière à la poitrine. Il signale en particulier les effets pernicieux que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs:

<sup>162</sup> *Walliser Bote* 1878, n° 16 du 20 avril, p. 4.

<sup>163</sup> *Confédéré* 1872, n° 59 du 25 juillet, p. 3.

<sup>164</sup> *Walliser Bote* 1879, n° 18 du 3 mai, p. 2.

<sup>165</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n° 103 du 30 août, p. 2.

<sup>166</sup> *Walliser Bote* 1879, n° 18 du 3 mai, p. 2.



» 1. Le corset gêne la respiration et il exerce une action délétère sur le fonctionnement de nos principaux organes.

» 2. Il ruine le foie, ainsi que le démontrent les autopsies médicales.

» 3. La pression d'en haut donne lieu à de nombreuses ruptures et notamment à la formation des hernies, une des plaies les plus communes à notre époque.

» 4. Il favorise la taille oblique et ses difformités, aussi désastreuses que déplaisantes»<sup>167</sup>.

## 6. Arguments moraux

Enfin, les arguments moraux sont aussi employés contre la mode nouvelle et ses excès. Il s'agit de lutter contre le goût du luxe, la coquetterie, la vanité, défauts féminins.

Alexandre de Torrenté associe les extravagances de la mode à la décadence des mœurs: «Les chapeaux à la dernière mode et les traînes des robes cadrent à ravir avec le sans-façon difforme, ruineux et ridicule [...], avec l'inertie luxueuse des classes dirigeantes et le servilisme des couches inférieures»<sup>168</sup>.

Dans le feuilleton sur l'éducation que publie en 1879 le *Walliser Bote* s'élève une critique virulente (traduite ici librement) de la coquetterie féminine: la vanité est une des fautes prédominantes de notre temps et la ruine de la société actuelle. Et cette faute pernicieuse est inculquée aux enfants, par l'exemple de dépenses exagérées des parents et notamment des mères. Si la chose n'était pas si grave, on pourrait rire de ce que les enfants sont rabaissés à des poupées de mode en étalage général à la ville et à la campagne. Combien n'est-il pas triste que tant de mères, particulièrement dans les meilleures familles, ne semblent pas connaître d'occupation plus importante que de feuilleter un journal de mode et d'abandonner la conduite ordinaire de la maison au meilleur domestique? Dans de telles circonstances, est-il étonnant qu'un père de famille, malgré une bonne gestion de sa part d'un salaire convenable, ne puisse plus suffire aux exigences d'une ménagère frivole et se voie acculé à accumuler dettes sur dettes? C'est avec raison que Bucher dit dans ses *Fondements de l'éducation et de l'enseignement (Grundlehre der Erziehung und des Unterrichtes)*: «Combien sont grandes la sottise et les fautes de ces mères qui, aveuglées par un esprit de vanité, font leur occupation préférée d'habiller comme des poupées les petits enfants déjà, particulièrement les filles et d'admirer leurs minauderies! Elles sacrifient à cette préciosité sottise l'aspect important de la santé et celui non moins important de la vertu et elles forment la fantaisie fragile de leurs petits chéris aux affectations de la coquetterie et à tous les artifices de la galanterie frivole: elles les plongent dans le péché et la mort par

<sup>167</sup> *Le Villageois* 1876, n<sup>os</sup> 1-2 du 31 janvier, pp. 12-13.

<sup>168</sup> *Ibidem* 1878, n<sup>os</sup> 21-22 du 15 novembre, p. 172.

cet amour inhumain.» Quelle impression pénible de voir de nos jours tant de jeunes gens et de jeunes filles qui courent à l'aveuglette dans les villes et qui abandonnent avec le costume simple de leur village aussi l'innocence de leurs mœurs! Sont-elles rares les jeunes servantes qui gaspillent tout leur salaire à leur parure vestimentaire, et qui, lorsque le salaire est insuffisant, savent bien comment se procurer encore de l'argent? Et n'est-ce pas triste, qu'après quelques années de conduite aussi vide, cette jeunesse dégradée se montre le dimanche au service divin dans ses habits à la mode nouvelle et répande ainsi dans les cœurs la semence de la coquetterie? Et de cela, qui est responsable?

La beauté est un ornement de la nature, et il est dans la nature de l'être humain d'aimer la beauté. Mais celui qui aime exagérément la beauté franchit les lignes de la frontière que l'ordre divin a tracées. Que l'éducateur s'efforce de combattre tôt ce désordre dans l'âme de son élève!<sup>169</sup>

Dans sa lettre pour le Carême de 1877, Mgr Jardinier pense que la mère chrétienne, régénératrice de l'humanité, «ne saurait être la femme du monde, libre et indépendante, femme orgueilleuse, bercée dans le sensualisme d'une éducation sans énergie, accoutumée aux prodigalités et aux recherches du luxe et de la toilette...» Les ornements qui revêtent la femme de l'Evangile sont «la force et la grâce»: «Les grâces du corps sont trompeuses et la beauté physique passe comme une ombre vaine», dit aussi l'évêque de Sion, en citant le chapitre 31 des *Proverbes*<sup>170</sup>.

Dans la polémique qui se développe dans le courant de 1873 pour ou contre les institutrices laïques, à Sion, un grief soulevé est celui que les institutrices laïques «donnent aux élèves le goût de la toilette». Mais Auguste Bruttin prend la défense de ces institutrices en faisant remarquer que «c'est affaire aux mères de famille de donner l'exemple de la simplicité et d'obliger leurs filles à s'y conformer. Malheureusement, sous ce rapport, elles ont bien plus de reproches à se faire que les institutrices»<sup>171</sup>.

M<sup>me</sup> de Veres, présidente du Landes-Frauensverein de Hongrie, reconnaît que «les hommes ont déjà commencé [une réforme contre les excès de la mode] en s'habillant plus simplement que dans le temps, mais les femmes, poussées par la vanité, continuent de rechercher à se surpasser par le luxe»<sup>172</sup>.

La coquetterie féminine (et bien que plaire soit un des premiers rôles constamment assignés à la femme par la presse) est fustigée dans les articles les plus variés, comme celui signé N.N. et qui se plaint du nouvel horaire «service véritablement ridicule» de la société des bateaux à vapeur de la Suisse occidentale. Le premier bateau du matin

<sup>169</sup> Walliser Bote 1879, n° 11 du 15 mars, p. 2.

<sup>170</sup> Nouvelle Gazette du Valais 1877, suppl. du n° 19 du 14 février.

<sup>171</sup> Confédéré 1873, n° 75 du 18 septembre, p. 2.

<sup>172</sup> Ibidem 1875, n° 69 du 29 août, p. 3.

«n'est utile que pour les Valaisans qui vont conduire, faire visite ou chercher leurs demoiselles au pensionnat d'Evian où elles vont se perfectionner dans le bon goût du luxe, de la toilette, des modes de la plus haute nouveauté et apprendre à connaître pourquoi et comment Adam et Eve ont été chassés du paradis terrestre»<sup>173</sup>.

Pour lutter contre les défauts féminins, référence est parfois faite à la Bible: «Apprenez [aux filles de la campagne] que l'image de Dieu a tout à perdre en l'emprisonnant dans des corsets et en la convertissant en ballon au moyen de crinoline.»<sup>174</sup>

«Als in einer Gesellschaft an einen Engländer die Frage gestellt wurde, wie es doch komme, dass in unsern Tagen so viele Mannspersonen unverheiratet bleiben antwortete er: *Dass ist leicht zu erklären; betrachten Sie doch nur unsere jungen Damen! Sie sind wie die Lilien auf dem Felde; sie nähen nicht, sie spinnen nicht, und sie sind doch herrlicher gekleidet als Salomo in aller seiner Pracht!*»<sup>175</sup>

Mais suivre la mode nouvelle peut n'être pas seulement une manifestation de vanité: cela peut devenir dangereux parce qu'offensant la pudeur. Car il arrive qu'on rende hommage à la mode «même en négligeant les convenances», dit M<sup>me</sup> de Veres<sup>176</sup>. «Ce qui est presque inconcevable, [ajoute le chroniqueur du *Confédéré*], c'est l'entassement d'étoffes avec force plis et nœuds sur cette partie du corps, où le dos perd son nom, qui semble fait exprès pour attirer les regards du public sur un endroit que précédemment on cherchait à dissimuler aussi bien que possible»<sup>177</sup>.

Cependant si le surplus de tissus est condamnable, le manque d'étoffes l'est encore plus...

En 1879-1880, trois tenues féminines font l'objet des vives critiques de l'*Ami du peuple* qui condamne l'impudeur des Sédunoises au Bal du Casino (Carnaval 1879), de la statue de la *Liberté*, de Courbet, à Martigny, et du tableau de la *Madeleine repentante*, du Corrèze, «peu fait surtout pour les regards de la jeunesse» et qu'un libraire de Sion a exposé dans sa vitrine...

Ces épisodes seront repris dans le chapitre sur la vie morale. On retiendra juste ici qu'en fustigeant la toilette des danseuses sédunoises, le correspondant de l'*Ami du peuple* se fondait sur le fait «qu'une des causes du malaise de bien des familles provient d'un luxe qui n'est pas en rapport avec nos moyens et de la funeste manie de singer les modes de Paris» et que «l'on s'accorde à dire qu'il importe de réagir contre cette tendance et de revenir un peu à la simplicité d'autrefois»<sup>178</sup>.

<sup>173</sup> *Ibidem* 1875, n° 47 du 13 juin, p. 1.

<sup>174</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 41 du 6 avril, p. 2.

<sup>175</sup> *Walliser Bote* 1880, n° 6 du 7 février, p. 3.

<sup>176</sup> *Confédéré* 1875, n° 69 du 29 août, p. 3.

<sup>177</sup> *Ibidem*.

<sup>178</sup> *L'Ami du peuple* 1880, n° 6 du 8 février, p. 2.

La polémique est amusante. Elle part de la phrase tirée de l'*Ami du peuple* du 9 mars 1879: «Nous croyons que la toilette de feuilles de figuier que se fabriquèrent après leur désobéissance Adam et Eve ne donnait pas un plus grand coup de pied à la modestie que les toilettes des bals de nos villes.» Cette phrase devient, dans le *Confédéré* du 30 janvier 1880: «Les trois feuilles de figuier d'Adam et Eve au paradis terrestre formaient un costume aussi décent que celui des bals du Casino.»

Les feuilles sont encore au nombre de trois dans le *Confédéré* du 13 février suivant: «Votre correspondant, dites-vous, veut blâmer le luxe; ce n'est que cela qu'il a en vue. D'accord! Je le blâme aussi. Mais vous me donnez alors une bien piètre idée de votre correspondant s'il trouve encore du luxe dans les trois feuilles de figuier et qu'il veuille les supprimer.»

Et finalement, ces feuilles de figuier sont réduites à une seule feuille: «Etait-ce une feuille de figuier ou bien une feuille de vigne que les dames de Sion avaient pour tout vêtement au bal du Casino de l'année dernière?» interroge le *Confédéré* du 20 février 1880, après un détour sur ce qu'«a dû être, selon vous, le vêtement des messieurs? Je le laisse à penser!»... Peu importe, conclut le journal radical, ces feuilles «valent toujours mieux que la feuille l'*Ami du peuple*; car si elles ont servi à couvrir quelque chose, celle-ci laisse voir à nu un bien mauvais esprit et une bien petite dose de patriotisme».

## VII

### Remèdes proposés aux excès de la mode

La presse ne se contente pas d'aligner des arguments contre la mode nouvelle et les achats à l'extérieur: elle propose aussi des antidotes au poison de la mode.

Dans le domaine économique, il y aurait lieu d'élever les droits de douane, car «l'introduction des habits confectionnés n'est soumise à la frontière qu'à des droits d'entrée insuffisants, si on les compare aux charges supportées par le commerce dans la plupart des cantons»<sup>179</sup>.

«Les commerçants et les professionnels [*sic*] doivent, de leur côté, perfectionner leur industrie, afin de pouvoir fournir aussi bien et à des prix aussi favorables que leurs concurrents étrangers et viser aux moyens de diminuer leurs frais généraux qui obèrent certaines de nos maisons de commerce et surtout certains corps de métiers. Ceux-ci sont exercés généralement d'une manière qui ne répond plus à l'état présent du développement industriel. Comment voulez-vous qu'un chef d'état absent presque toute la journée de son atelier, où il n'y a qu'un ou deux médiocres ouvriers et un apprenti, soutienne la lutte contre de puissantes industries montées et outillées d'après les plus récents perfectionnements?»

Autre solution: un impôt sur le luxe. C'est ce que suggère le député Zermatten, à la séance du Grand Conseil du 25 mai 1874, lors de la discussion du projet de loi sur les finances: «Frappez le superflu, le luxe, le tabac, les boissons alcooliques, par exemple.»

Mais le chef du Département des finances, le conseiller d'Etat Zen-Ruffinen, n'a pas, sur le luxe des Valaisans, le même point de vue et il répond ironiquement: «On peut établir un impôt sur le luxe! Oh! cet impôt rapportera beaucoup dans notre Valais!»

A la séance prorogée du 13 mars 1875, le député Pignat demande: «Vous voulez élever la taxe de la fabrique de tabac d'une manière exorbitante, ne pourriez-vous pas taxer plutôt les fumeurs, le luxe, les robes traînantes, les titres de noblesse?» Mais le conseiller d'Etat Zen-Ruffinen conserve la même position: «Quant à taxer le luxe, les fumeurs, etc., comme l'a dit M. Pignat, on pourrait tout bonnement rétablir les lois somptuaires du temps jadis, prescrivant des souliers pointus, etc., etc.»<sup>180</sup>.

<sup>179</sup> *Confédéré* 1878, n° 36 du 6 septembre, p. 2.

<sup>180</sup> *Bulletin des séances du Grand Conseil*, 25 mai 1874, p. 77 et 13 mars 1875, pp. 107-108.

Le *Villageois* du 30 avril 1876 propose un impôt «qui rapporterait beaucoup d'argent, ou du moins une économie notable dans les familles: *Qu'on impose 5 fr. pour chaque centimètre de longueur des robes traînantes*. C'est une mesure de salubrité qui sera appréciée, si nous ne faisons pas erreur»<sup>181</sup>.

Toutes ces propositions ne semblent pas avoir été très sérieusement prises en considération.

On ne sait pas non plus si l'appel à l'esprit de solidarité a été suivi: «D'abord, disons-le franchement, nous n'avons pas assez cet esprit de solidarité et de soutien mutuel qui devrait animer des citoyens d'un même pays. On oublie trop que tout le monde, *sans exception aucune*, est intéressé à la prospérité générale. Le riche reçoit toujours le contrecoup du malaise financier d'un pays»<sup>182</sup>.

L'*Ami du peuple* voudrait que chacun de ses lecteurs «prenne des résolutions dictées par un sage patriotisme» et achète chez les commerçants du canton<sup>183</sup>.

M<sup>me</sup> de Veres propose la «suppression de tous les habits de couleurs trop voyantes, parce que les habillements clairs demandent un renouvellement trop fréquent». Elle suggère aussi «la formation de sociétés, pour empêcher ce luxe effréné» et elle demande qu'une «instruction plus solide [soit] donnée au sexe féminin»<sup>184</sup>.

La presse rapporte, sans doute à titre d'exemple, la constitution hors du Valais, de plusieurs sociétés dont le but est de lutter contre les excès de la mode.

En 1872 se forme à Lucerne une «nombreuse société pour s'habiller en drap du pays, afin de parer aux dépenses exorbitantes dans l'espèce»<sup>185</sup>.

Au printemps de 1875, trente et une jeunes filles de Warsaw (Kentucky) signent un engagement mutuel, parce qu'elles désirent, par leur exemple, «encourager l'épargne et mettre un frein aux extravagances de la toilette féminine». A partir du 1<sup>er</sup> mai 1875, elles n'emploieront que des étoffes dont le prix ne dépassera pas vingt-cinq sous le mètre et elles useront de la plus stricte économie «afin de contribuer, en nous imposant quelques privations, au bien-être général de la famille, et en particulier à celui de nos pères, de nos mères, de nos frères et de nos sœurs, si souvent sacrifiés aux exigences de notre vanité, à nous les filles aînées de la famille!»<sup>186</sup>

A Dresde se constitue en 1876 une société «pour combattre la mode funeste du corset»: «Cette Société a pris pied dans la classe instruite; elle fera son chemin. Il s'agit de couper court à l'appétit monstrueux de la mode et de régulariser la tenue du beau sexe, de la rendre propre,

<sup>181</sup> *Le Villageois* 1876, nos 11-12 du 30 avril, p. 88.

<sup>182</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1877, n° 126 du 24 octobre, p. 3.

<sup>183</sup> *L'Ami du peuple* 1879, n° 20 du 11 mai, p. 2.

<sup>184</sup> *Confédéré* 1875, n° 69 du 29 août, p. 3.

<sup>185</sup> *Le Villageois* 1872, n° 5, p. 72.

<sup>186</sup> *Confédéré* 1875, n° 98 du 9 décembre, p. 3.

nette, solide, simple, agréable au coup d'œil et conforme aux lois de la nature, sans être ruineuse pour les pères de famille. La *blouse*, puis une *jolie ceinture* pour les jeunes filles, telles sont les bases adoptées et déjà mises en pratique dans les écoles. Il est bon que les autorités compétentes vouent une sérieuse sollicitude en vue de mettre un terme au style immodéré et au luxe malsain des corsets aussi bien que d'une foule de *pouffs* [sic] et de *paffs* [sic], dignes tout au plus de garnir les équipages d'un carrousel»<sup>187</sup>.

La même année, un congrès général des femmes allemandes se tient à Gotha et adopte la motion suivante: «Les femmes ici réunies déclarent qu'elles voient avec douleur les excès et les inventions barbares de la mode; qu'elles n'ont rien de commun avec de tristes égarements et qu'elles veulent faire tous leurs efforts pour introduire un nouveau costume, simple et de bon goût»<sup>188</sup>.

A Constantinople, les autorités usent de moyens coercitifs contre le laisser-aller dans l'habillement féminin: «Certaines femmes turques, oublieuses de leur dignité, se promènent dans les rues et les bazars sous des costumes peu conformes aux usages et aux règlements établis. Leurs *fèredjos*, au lieu d'être d'une couleur sévère et uniforme, sont teints des couleurs les plus éclatantes, les plus diverses. Leurs *yachmaks*, loin d'être d'étoffe épaisse, sont faits de gaze légère.

» Leurs pieds, au lieu d'être chaussés de l'antique et simple babouche jaune, sont emprisonnés dans de ridicules et incommodes chaussures à la franque. Il faut que cette tenue irrévérencieuse, portée par les dames turques disparaisse au plus tôt. En conséquence, par ordre de S.M. le sultan, le ministère de la police annonce qu'il a pris les mesures les plus sévères pour que ce spectacle scandaleux n'afflige plus les yeux des honnêtes gens.»

Des agents secrets (*muffetichs*) surveilleront spécialement les rues et les bazars et dénonceront au ministère de la police «toute dame turque revêtue d'un costume illégal». Après un premier avertissement, elle sera condamnée à une amende en cas de récidive<sup>189</sup>.

L'ironie, l'humour cinglant, que nous avons vu utiliser dans la critique des excès de la mode nouvelle, sont d'autres remèdes contre la maladie de la mode. Mais y aura-t-il eu des maris assez excédés pour chanter à leur femme ce couplet de la *Chanson de Loèche* vantant les vertus de ses bains (sur l'air de la *Fille de Madame Angot*:

C'est pas la peine (*ter*) assurément

De changer le gouvernement):

«[...] On guérit les femmes sensibles [...]

» On guérissait des crinolines,

» Affirme un docteur sérieux;

» Mais la cure, on se l'imagine,

<sup>187</sup> *Le Villageois* 1876, n<sup>os</sup> 1-2 du 31 janvier, pp. 12-13.

<sup>188</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1876, n<sup>o</sup> 15 du 6 février, p. 3.

<sup>189</sup> *Ibidem* 1877, n<sup>o</sup> 58 du 16 mai, p. 3.

- » Etait grave en ce cas curieux!
- » On guérit des couleurs factices,
- » Des cheveux teints prétentions,
- » Des airs coquets et des caprices,
- » Préjugés et préventions»<sup>190</sup>.

On réformera aussi les mœurs par l'éducation des jeunes filles. Aux jeunes campagnardes, on apprendra «à laver, à repasser, à raccommoder, à coudre solidement les boutons, à faire elles-mêmes leurs habillements, voire même les chemises». On leur fera «comprendre qu'une robe bien faite quoique rustique pour le fond habille infiniment mieux que des robes de luxe ou de fantaisie». On leur procurera «toujours de bonnes et de fortes chaussures»<sup>191</sup>.

Lorsque le chef du Département de l'instruction publique conseille aux institutrices d'inspirer aux futures mères de familles «le goût d'un intérieur agréable et de l'embellissement du foyer domestique», il leur recommande aussi de «conserver en elles-mêmes et chez leurs élèves la simplicité des mœurs et des habitudes»<sup>192</sup>.

Dans la circulaire qu'il adresse le 23 janvier 1880 aux inspecteurs, autorités communales, commissions scolaires et personnel enseignant primaire, il écrit que «les institutrices devront également veiller à conserver elles-mêmes et chez leurs élèves le goût de la simplicité dans nos montagnes»<sup>193</sup>.

Le passé est exalté en modèle de comportement: «Des mœurs et des goûts simples, avec un jugement sain: voilà l'école qui nous a fourni ces femmes vaillantes, ces mères de famille modèles qui ont fait prospérer nos communes...»<sup>194</sup>

La simplicité, le naturel, voilà le bon goût et celui-ci s'oppose aux exagérations de la mode nouvelle et au «faux, fort à la mode aujourd'hui»<sup>195</sup>.

«Il est nécessaire [lit-on dans la *Gazette du Valais* du 9 mars 1871] que l'on revienne un peu à la simplicité de nos ancêtres.»

<sup>190</sup> *Ibidem* 1878, n° 76 du 28 juin, p. 3, extrait du *Journal de Loèche*, n° 1, rédigé par le D<sup>r</sup> REICHENBACH.

<sup>191</sup> *Ibidem* 1877, n° 41 du 6 avril, p. 2.

<sup>192</sup> *Rapport de gestion du Conseil d'Etat* pour 1879, DIP, p. 14.

<sup>193</sup> *Nouvelle Gazette du Valais* 1880, n° 9 du 31 janvier, p. 3.

<sup>194</sup> *Le Villageois* 1875, n° 2, p. 15.

<sup>195</sup> *Confédéré* 1876, n° 20 du 9 mars, p. 3.



## Conclusion

Cette brève étude de la question de l'habillement féminin dans le Valais des années 1870 nous renseigne finalement plus sur des faits hors de notre sujet que sur la condition féminine proprement dite.

Elle est révélatrice essentiellement des conditions et des habitudes économiques d'une part, de la mentalité masculine d'autre part.

Nous y voyons le progrès d'une mécanisation naissante et d'une évolution technique qui touchent jusqu'au foyer domestique (machines à coudre et à tricoter, appareil à vapeur automatique pour le blanchissage).

L'arrivée dans les maisons valaisannes des catalogues et des prospectus de Paris, l'afflux des colporteurs, la modification des habitudes des consommateurs qui s'adressent plus qu'auparavant à des commerçants étrangers, le nombre grandissant des couturières et des femmes employées dans le secteur du vêtement, la diminution de la confection à domicile, l'amorce de l'abandon du costume traditionnel et l'attrait de la mode nouvelle, tous ces petits faits, apparemment assez anodins, sont, en réalité, le révélateur des profonds bouleversements de la société et notamment des systèmes d'échanges et de communication.

L'intensification des échanges est une composante importante de l'économie capitaliste dont on sait l'essor dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

La production de masse entraîne la vente de masse. Celle-ci fait naître les Grands Magasins qui incitent à la consommation par une publicité de plus en plus influente et envahissante.

Parallèlement, la révolution des transports (qui se manifeste en Valais principalement par l'amélioration du réseau routier et l'avance de la ligne de chemin de fer qui parvient à Brigue en 1878) permet l'acheminement des marchandises vers des populations dont l'amélioration (bien que fort lente dans le Valais d'alors) du niveau de vie favorise justement la demande de biens de consommation.

La Constitution fédérale de 1874 inscrit à l'article 31 le principe de la liberté du commerce et de l'industrie, bien dans l'esprit de l'économie dominante de l'époque.

Le Valais conservateur, tout focalisé qu'il soit sur la vocation agricole que lui a assignée la Providence<sup>196</sup> ne peut occulter tous ces changements dont les vagues refluent, du reste, jusqu'à lui.

Déjà crispé par la contrainte d'une Constitution fédérale qu'il a repoussée par 19 368 non contre 3 558 oui, le Valais des années 1870 peut-il vivre d'un esprit serein le passage, imposé par les événements et l'évolution de la société, d'un système quasi autarcique à un système d'échanges?

<sup>196</sup> Voir *Annales valaisannes* 1987, pp. 17-19.

Ce passage ne sous-entend-il pas incertitudes et inconnues?

Peut-être que ce petit monde fermé, aux particularismes locaux si fortement marqués et que l'isolement a préservé si longtemps, se sent-il alors menacé dans son essence et dans ses valeurs morales propres par les agitations, les dangers et les tavelures de l'extérieur dont il peut de plus en plus difficilement se protéger?

Je me demande si l'on ne peut pas voir dans le rejet véhément et violent des achats à l'extérieur et de la mode nouvelle – à côté, sans doute, de l'expression d'un idéal de vertu nationale, de simplicité et de naturel – aussi l'expression de l'inquiétude, de l'angoisse des hommes de 1870, face à la société nouvelle que tous les bouleversements annoncent.

Certes, on souhaite l'avènement du progrès. Mais ce que l'on désire, ce n'est pas tant l'ouverture au monde et l'industrialisation du pays que l'intensification de la production agricole (vocation ancestrale du canton) et le maintien des valeurs traditionnelles. Pour augmenter le bien-être, plus que le développement du commerce et des échanges, le courant majoritaire préconise la suppression du superflu et du luxe inutile et il demande de faire des économies.

Je me demande si la bataille contre les dépenses exagérées et le goût du luxe n'est pas, en réalité (nos ménagères étaient-elles vraiment si frivoles, inconscientes et coquettes et d'abord, en avaient-elles les moyens?) l'expression d'une sorte de repli frileux des hommes de 1870 sur eux-mêmes.

Et les femmes dans tout cela?

Une fois de plus, ces éternelles bavardes sont muettes. Elles ne s'expriment ni dans les journaux ni dans les publications officielles.

Il n'y a guère qu'une exception, dans ce silence. La *Gazette du Valais* du 20 mars 1870, dans son feuillet *Chronique valaisanne*, IV, *Nos mandataires*, annonce avoir «reçu une communication écrite par la main gantée d'une de nos jeunes dames; c'est la condamnation bien sévère des toilettes du jour. Eternelle histoire de la poutre et de la paille».

Malheureusement pour nous, la promesse faite de publier prochainement cette communication n'est pas tenue et nous ne saurons donc pas ce que les Valaisannes de 1870 pensaient, elles, de la mode nouvelle, des crinolines, des corsets, des colporteurs, des faux chignons, du costume traditionnel, de la simplicité dans nos montagnes, des superfluités, des tenues indécentes du bal du Casino séduisois, des nouvelles machines à coudre, des lessives, des modistes de passage, des déballages et des repassages...

Approuvaient-elles les prises de position de M<sup>me</sup> de Veres, présidente du Landes-Frauenverein de Hongrie, contre les excès de la mode?

Ressentaient-elles comme un paradoxe ou un conflit le fait que sans cesse leur est imposé le devoir de plaire (ne sont-elles pas exaltées comme l'ornement, le plaisir des yeux de la société, ces femmes toujours «charmantes»?) alors qu'en même temps on leur reproche coquetterie, vanité et excès?

D'une part, l'obligation d'une apparence soignée et agréable et les projections de la publicité les poussent à la dépense pour plaire et, d'autre part, cette dépense est sévèrement critiquée.

On ne sait dans quelle mesure les Valaisannes suivaient la mode nouvelle (sans doute bien moins que l'image que pourrait en donner la presse). Mais celles qui le faisaient, à quelles motivations, à quels désirs obéissaient-elles, alors que la mode nouvelle était constamment moquée et ridiculisée et la simplicité et le naturel, constamment prônés? Est-ce par goût personnel, par désir de s'affirmer ou de s'opposer, par esprit de révolte? Qui le dira?

J'imaginai la jeune fille de 1870 penchée sur la confection d'un interminable trousseau. J'aurais aimé rédiger au moins un paragraphe à ce sujet. Je n'ai rien trouvé.

Comment s'habillait-on en telle circonstance? Qui le faisait et pourquoi? Quelle place en temps, en argent, en peine prenait le vêtement dans la vie des femmes? Était-ce pour elles un objet de plaisir, d'ennui (comme pour Marie de Riedmatten)<sup>197</sup>, de souci ou de rêve?

Comment les femmes vivaient-elles dans leurs vêtements et qu'en pensaient-elles?

De fait, il est plus que probable que la plupart des questions que je pose aujourd'hui, les femmes de 1870 ne pouvaient même pas se les poser. La grande pauvreté du temps, la nécessité primordiale de travailler durement pour simplement manger et pour survivre, s'imposent comme des évidences qui relèguent les questions et les tentations de Paris vraiment dans le rayon des superfluités...

Les fragments recueillis ne sont que des débris de miroir brisé dans un salon et reflétant des lumières venues d'ailleurs, alors que pour la Valaisanne de 1870, le mot «salon» lui-même évoque un monde dont elle ne fait pas partie...

Une fois de plus, je n'ai trouvé que des fragments pour le portrait ...d'une absente.

<sup>197</sup> Marie DE RIEDMATTEN, *op. cit.* I, pp. 431-432, II, pp. 81, 340-341.

## La condition féminine en Valais... 1870-1880

<b>Table des matières de la troisième partie: l'habillement</b>	<b>147</b>
<b>I. La confection des vêtements</b>	<b>148</b>
1. Le tissage	149
2. La confection	150
Les machines à coudre et à tricoter. – Les couturières et les tailleuses. – Les chaussures.	
<b>II. Les modes d'achat</b>	<b>154</b>
1. Le commerce local et les déballages	154
2. Le colportage	156
3. Les commandes à l'extérieur	160
4. Les achats à l'extérieur	161
<b>III. L'entretien du linge</b>	<b>162</b>
1. Les lessives	162
2. Le repassage	169
3. Le raccommodage	170
4. L'entretien d'autres objets du ménage	170
<b>IV. Le costume traditionnel</b>	<b>172</b>
1. Quelques exemples à travers le canton	172
2. Les débuts d'un déclin	178
<b>V. La mode nouvelle</b>	<b>180</b>
1. La tentation de Paris	180
2. Les journaux de mode	180
3. Catalogues, prospectus et publicités diverses	181
4. Parfumerie, cosmétiques et bijoux	183
5. Coiffures	184
<b>VI. La critique de la mode nouvelle et des produits de l'extérieur</b>	<b>186</b>
1. Arguments économiques	186
Mauvaise qualité. – Dépenses superflues. – Déséquilibre du budget familial. – Répercussions sur l'agriculture. – Répercussions sur l'artisanat et le commerce local. – Répercussions sur la balance des paiements.	
2. Arguments écologiques	190
3. Arguments esthétiques	191
4. Arguments hygiéniques	195
5. Arguments médicaux	197
6. Arguments moraux	199
<b>VII. Remèdes proposés aux excès de la mode</b>	<b>203</b>
<b>Conclusion</b>	<b>207</b>